

## **Baudelaire maudit**

FRANCISCO TORRES MONREAL  
Drame-spectacle en hommage au poète  
Charles Baudelaire (1821-1867).

Texto original Baudelaire Maldito. Madrid, Fundamentos, 1998.  
Traducido al francés por Beatriz Roldán Artiaga  
Anotaciones de Guy Teissier y M<sup>a</sup> D. Espinosa Sansano  
La obra fue representada por el teatro Ciudad de las Artes,  
de Buenos Aires, dirigido por Osvaldo Chazarreta.



## Sommaire

I. INTRONISATION DU LIVRE .....	395
II. ORAISON FUNEBRE .....	397
III. LE TRIBUNAL JUGE .....	398
IV. L'ÉTRANGER ET LES NUAGES.....	402
V. JEANNE AU THÉÂTRE.....	403
VI. LE CONSEIL DE FAMILLE.....	404
VII. DANS L'HÔTEL DE JEANNE, AVEC ASSELINEAU	408
VIII. RENCONTRE RÉVOLUTIONNAIRE .....	412
IX. LETTRE A LA MÈRE .....	414
X. NADAR: LE PORTRAIT DE JEANNE .....	415
XI. LE MENDIANT AU CAFÉ.....	418
XII. DANS LE TAUDIS-BORDEL .....	420
XIII. LE SONGE DE SATAN.....	424
XIV. JEANNE OU L'IMPOSSIBLE RUPTURE.....	427
XV. L'OBSESSION DU TEMPS .....	429
XVI. APOLLONIE.....	430
XVII. CONFITEOR DE L'ARTISTE .....	434
XVIII. LA VISITE DE LA MÈRE.....	435
XIX. LE DRAPEAU DE L'ANGOISSE .....	439
XX. LETTRE A LA MÈRE .....	439
XXI. DANS UNE ÉGLISE DE NAMUR.....	441
XXII. CHEZ LE DOCTEUR DUVAL .....	442
XXIII. MORT ET ASCENSION.....	444



Est-il possible d'ébaucher en un drame-spectacle le portrait d'une âme, encore qu'il y manque un bon nombre d'anecdotes racontables de la vie? Est-il possible de lire ce spectacle conçu comme un tout dans lequel les cérémonies de l'existence, ses hallucinations et ses regrets se mêlent à la poésie et à la prose du quotidien? Est-il possible son écriture en marge des mythes -et des silences- qui nous sont parvenus sur le personnage ou que nous-mêmes avons superposés au cours d'érudites interprétations? Est-il possible enfin sa représentation?

Voici, lecteur/spectateur, mon semblable, mon frère, quelques questions qui ont assailli mon audace lors de la rédaction de ces tableaux. Excuse et pallie leurs déficiences, sur la scène de ton imagination, par les lumières de ta sincérité et par les voix secrètes de tes songes.



## I. INTRONISATION DU LIVRE

*Obscurité marine aux pressentiments funestes. Noir sans temps. Seul le vent rythme le chuchotement de voix qui nous saisissent de partout, voix de figurants capuchonnés qui avancent vers la scène, au milieu de laquelle se trouve un catafalque.*

VOIX CENSORIALES.- Le Mal dans l'impuissance des gestes et des actes.

- Le Bien dans le désir inavoué.
- Le Mal dans le cerveau.
- Meute de chacals, de vautours, de serpents.
- Et un vice plus laid que ce cortège immonde,  
qui ferait volontiers de la terre un débris  
et dans son bâillement avalerait le monde.  
Ennui!, voilà son nom. Tu ne le connais qu'assez,  
hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère.
  
- Vivre non, mourir non plus,  
seulement dormir, dormir,  
ou vivre dans l'ivresse
- c'est l'heure de s'enivrer pour oublier le temps:

de vin, de vertu, de poésie...  
- Il est temps, capitaine. Appareillons! Levons l'ancre!

*La lumière nocturne dessine les silhouettes des figurants encapuchonnés, qui montent sur scène des deux côtés de la salle tandis que, faibles, lentes, majestueuses, nous parviennent les mesures du «Tanhausser» de Wagner. Notre saisissement se baigne de spiritualité. La Muse du poète descend des cintres. Elle avance jusqu'au milieu de l'espace scénique, portant, tel un Livre sacré, LES FLEURS DU MAL. La musique se tait. Silence. La Muse soulève le livre et trace un Tau dans l'espace. Ses larges manches se plient jusqu'aux épaules et dévoilent ses bras blancs où s'enroulent des serpents. Le livre laisse voir distinctement son titre.*

VOIX DES CENSEURS, *en un murmure presque inintelligible, le livre toujours levé.*- Anathema sit. Haereticus iste. Dans les flammes. Au feu ces pages obscènes. Dishonneur de nos traditions. Consummatur liber...

*Coup de timbale qui fait taire les voix. Sur le côté droit de l'avant-scène, la Muse avance vers le lutrin, brandissant le livre, sous l'accompagnement de l'orgue. Elle le pose lentement. Sur le rideau du fond nous pouvons admirer le portrait du poète peint par Courbet (plume, livre, pipe), auquel se superpose, en fondu, la mer. La Muse récite, les paumes tendues vers le ciel.*

LA MUSE.- Au commencement fut le Néant, et, dans le Néant, le Bien n'existait pas, et, dans le Néant, le Mal n'existait pas. Vint ensuite l'Esprit et multiplia le plaisir des Sens. Et dans les Sens il n'existait pas de Bien, et dans les Sens il n'existait pas de Mal. Car le Mal n'était pas dehors. Il était à l'intérieur. Dans le désir dédoublé en serpent et en volonté.

*La Muse cesse de lire. Elle regarde l'espace infini.*

Tel est l'antique secret des siècles. Écris-le, Poète, premier de ton lignage à qui je confie la fatidique mission de chercher la Beauté du Mal mêlée à la Beauté du Bien, et de vivre la mystique du Gouffre.

*Elle pose le Livre après sa récitation, l'embrasse et commence à se défaire lentement de ses vêtements tandis que les voix censoriales reprennent. Claquements de fouet qui, cette fois-ci, ne parviennent pas à les faire taire. La lumière s'affaiblit jusqu'à l'obscurité initiale. Les figurants éclatent en litanies que les Voix des Censeurs essayent de couvrir. Les rideaux commencent à se fermer.*

VOIX DES FIGURANTS.- Il est temps, capitaine. Appareillons! Levons l'ancre.

- Faisons le voyage du rêve et du Néant.
- Écris ta chronique, le temps est court.

- Avec du sang et de la sueur
- Avec des vomissures et du sperme
- Avec le vin et le poison de l'agape finale
- Vidons le verre.
- Ennui, voilà son nom,  
Hypocrite lecteur, son semblable, son frère.
- Ce pays nous écoeure. Vite, appareillons!
- Plongeons au fond du Gouffre, Enfer ou ciel qu'importe?
- Au fond de l'Inconnu pour trouver du Nouveau.

*Le «concert», rythmé par le fouet, s'est transformé en une cacophonie inintelligible et assourdissante. Coup de timbale qui arrête net toutes les voix tandis que, sous son effet, la scène s'illumine d'une lumière réelle.*

## II. ORAISON FUNEBRE

*L'hallucination a disparu. Avec elle, la muse, les capuchonnés, le livre et le lutrin. Au centre de l'espace scénique, un rectangle d'apparence mortuaire. Quatre candélabres allumés y encadrent un voile noir. A sa droite, nous apercevons Charles Asselineau, l'ami intime de Baudelaire. En face de lui, du côté gauche, un petit groupe de proches du poète.*

ASSELINEAU.- Chers amis, je vous remercie l'honneur que vous m'avez fait de me confier, en ce 31 août 1867, l'adieu à Charles, notre maître et camarade. Pendant vingt-deux ans, cher Charles, j'ai partagé tes euphories et tes dépressions. Dans certaines de ces dernières, le Diable t'a mené au bord du précipice. Mais le gros Asselineau, comme tu m'appelais amicalement, était toujours près de toi. C'est ainsi que j'ai vu naître tes poèmes, vers après vers, tes amours et tes haines. Dans chacune de tes pages bat un lambeau de ta vie, si brève et si intense. C'est pourquoi, ici, devant ton corps endormi, entouré de tes compagnons les plus chers, je te fais la promesse de raconter au monde ton histoire jusqu'à ce jour et de prendre soin de l'édition de tes manuscrits, pour que les générations à venir sachent qu'avec toi est née la nouvelle poésie, la poésie de la modernité.

*Élargissant son auditoire, Asselineau a insensiblement tourné son regard perdu vers nous. Nous ne pouvons que lui savoir gré de son geste de sympathie.*

ASSELINEAU.- Chers amis, réunis ici en souvenir du poète: soyez témoins de ma promesse. Je pourrais commencer par parler de ses ascendants. De son père, Joseph François Baudelaire, mort lorsque Charles n'avait que six ans; de cet honnête homme dont il a gardé

dans son âme l'image indélébile. Sa mort fut un traumatisme pour l'enfant. Comme le sera, un an plus tard, le mariage de sa mère avec le Général Aupick, cette mère qu'il aimait tant et qu'il fit tant souffrir, un an plus tard.

Je porte en moi, mon ami Charles, la crainte de souffrir à nouveau l'angoisse des vieux épisodes et de mélanger en un bref récit désordonné l'encre avec les larmes.

L'un de tes chapitres, peut-être le plus humiliant pour toi ainsi que pour tous les poètes, devait être le Procès contre ton livre «Les Fleurs du Mal», un procès ridicule et douloureux.

### III. LE TRIBUNAL JUGE

*Pendant les dernières phrases d'Asselineau, la pénombre s'est emparé de l'espace. Nous entendons, dans cette pénombre, les coups de maillet d'un tribunal. A présent, nous apercevons les têtes des juges, leurs masques contrastant avec le noir de leurs robes, à peine perceptibles. La lumière les encadre. L'huissier les présente.*

HUISSIER.- Monsieur Duputy, président du Tribunal

-Monsieur Pinard, procureur impérial

-Monsieur de Ponton, juge impérial

-Monsieur Chaix d'Est-Ange, avocat défenseur

Et les accusés:

-Monsieur Poulet-Malassis, éditeur des «Fleurs du Mal»

-Monsieur Charles Baudelaire, auteur des «Fleurs du Mal»

*Poulet entre confiant, aimable même envers le Tribunal. Quant à Baudelaire, nous le devinons très digne sous son geste irrité.*

PRÉSIDENT DU TRIBUNAL.- Je déclare ouverte la séance sur l'innocence ou la culpabilité de Charles Baudelaire, âgé de trente-six ans, né le 18 avril 1821, poète, à propos de son livre «Les Fleurs du Mal».

PROCUREUR.- Je vous remercie. Nous commencerons par la question habituelle: Monsieur Baudelaire se déclare-t-il auteur, c'est-à-dire responsable et propriétaire dudit livre, et notamment des poèmes dont on l'accuse, à savoir *La négation de Saint Pierre, Prière à Satan* et *Lesbos*?

BAUDELAIRE.- Autant que vous de votre toque et de vos faux cheveux.

PROCUREUR.- L'examen des poèmes mentionnés révèle une évidente volonté de blasphème qui pourrait scandaliser les lecteurs croyants.

BAUDELAIRE.- Mon livre, croyez-moi, honorables perruques, n'est pas un manuel de méditation pour des novices cloîtrés ni pour des Soeurs de la Charité.

PROCUREUR.- Belle excuse pour qui exalte le Mal, l'enfer et le Diable.

BAUDELAIRE.- Dans mon livre je chante aussi l'extase et le sacrifice qui nous purifie devant Dieu.

PROCUREUR.- Vous voulez donc nous faire croire que vous croyez en Dieu?

BAUDELAIRE.- Je vois que Monsieur le Procureur n'est pas sourd.

PROCUREUR.- Répondez à la question.

BAUDELAIRE.- Croire en Dieu est facile. Ce qui est difficile c'est de l'aimer. Le désamour est le grand blasphème de notre siècle.

PROCUREUR.- Mais vous aimez aussi le Diable?

BAUDELAIRE.- Il doit y avoir bien peu d'assez niais pour l'aimer. Pourtant, nombreux sont ceux qui croient à l'existence du Mal dans le monde, ce Mal que les artistes personnifient dans le diable et ses incarnations.

PROCUREUR.- Monsieur Baudelaire prétend nous faire voir que ses écrits sont innocents.

AVOCAT DE LA DÉFENSE.- En effet. (*Cynique.*) Vous permettez une question? Pourquoi ne jugez vous pas aussi les peintres et les sculpteurs, et l'Église elle-même, qui placent le diable sur les portiques des cathédrales?

PROCUREUR, *au Président.*- Votre Honneur, la Défense prétend nous apprendre que l'Art est une circonstance atténuante.

AVOCAT DÉFENSEUR.- Non. Exemptatrice. Je demande pour mon client la liberté totale.

BAUDELAIRE.- Ce Tribunal sera discrédité par les lecteurs à venir et par les amants de la beauté et de la poésie.

PROCUREUR.- Ce Tribunal? Non, Monsieur Baudelaire. Ce tribunal n'agit qu'en représentant de la glorieuse nation française et de la ville de Paris, foyer d'humanisme et modèle de progrès.

BAUDELAIRE.- La «glorieuse nation» française! Paris... «foyer d'humanisme». Ne me faites pas rire.

*Stupeur du Tribunal, qui reste immobile pendant le reste de l'intervention du poète, comme si celle-ci échappait au temps réel et n'avait lieu qu'au sein d'une atemporalité imaginaire.*

Paris est aujourd'hui le centre d'irradiation de la pédanterie et de l'ignorance universelles.

*(On commence à entendre la musique de Tanhauser, qui ira in crescendo au long de l'intervention, en une croissante exaltation, du poète.)*

Je ne peux pas écouter tranquillement ces éloges chauvins. Quelle autorité peut

avoir ce «foyer d'humanisme» qui exalte des anti-poètes comme Voltaire et Renan...; qui méprise Edgar Poe, mon frère spirituel; qui ne sait pas apprécier la peinture de Goya ou celle de Delacroix; qui préfère les musiques douceuses de Meyerbeer à la mélodie majestueuse, puissante comme la voix de l'océan, du Génie de Richard Wagner. Je donnerais toutes mes oeuvres pour cette musique que je considère soeur de mon esprit. Oui, maître, envahis-moi de la splendeur incandescente de ta puissante mélodie, conduis-moi, libéré du quotidien, vers les régions éthérées. Et assourdis par ton génie ce troupeau de moutons qui t'écoute imbu de préjugés, tous ces citoyens français domestiqués par les règles; ces animaux de basse-cour qui n'osent franchir aucune clôture.

PRÉSIDENT.- Je demande à l'accusé et à la défense de s'en tenir aux inculpations concrètes et d'éviter les disqualifications hors de propos.

BAUDELAIRE.- Hors de propos, dites-vous? Mis à part quelques rares cas, parmi lesquels je n'ai pas l'honneur de pouvoir vous compter, notre monde a atteint un degré de vulgarité qui confère à notre mépris envers lui la violence d'une passion.

PROCUREUR.- Monsieur le poète nierait-il notre tradition de progrès?

BAUDELAIRE.- Je ne la nie pas. J'affirme, plutôt, humblement, que si la Vertu et l'Amour universel -et non pas la haine et la lutte- n'accompagnent pas le progrès, le Progrès finira par nous dévorer.

PROCUREUR.- Et vous ne trouvez pas que la «morale» libertine que vous propagez dans vos poèmes attente à ce vertueux progrès? (*Il prend le livre, cherche un poème pour le lire.*) Écoutez ceci...

BAUDELAIRE.- Condamnez-moi à l'exil, ou à la guillotine, si vous préférez. Mais détournez votre regard myope de mon livre. Il faut que je vous signale à nouveau que ce n'est pas une lecture pour novices. Ni pour des avocaillons analphabètes.

PROCUREUR.- Pour qui, alors? Seulement pour votre petite troupe d'artistes noctambules et de narrateurs réalistes comme Monsieur Flaubert?

BAUDELAIRE.- Ce procès, que vous voulez mener du haut de votre moralité bourgeoise, ne vous autorise nullement à me traiter de réaliste. J'abomine le réalisme presque autant que vous l'enfer. Ne blasphémez pas contre l'esthétique.

PROCURATEUR.- Ce tribunal ne blasphème contre rien. Il agit en accord avec la Justice et le Code français qui la soutient.

BAUDELAIRE.- Maître, vous confondez la Justice avec les codes en vigueur, piliers d'un État décadent, dogmatique et corrompu.

PRÉSIDENT.- Ces dernières digressions ne seront pas retenues. Continuez, Monsieur le Procureur; vous êtes prié de retirer le terme réaliste.

PROCUREUR.- Je le retire, votre Honneur. Formulons la question autrement; à quels lecteurs votre livre s'adresse-t-il? Aux lecteurs membres du cercle ou du parti du poète?

BAUDELAIRE.- Écoutez bien, Monsieur le procureur et Messieurs les censeurs: le poète n'a pas de parti. C'est pourquoi, aucun respect humain, aucune coalition, aucun suffrage universel ne pourront l'obliger à employer le jargon servile caractéristique de ce siècle.

PROCUREUR.- Le poète profite de ce procès pour accuser le tribunal d'ignorer la matière qu'il juge. (*Montrant un exemplaire du Figaro.*) Voyons donc quelle opinion suscite votre livre chez des gens plus doués en matière d'esthétique. Monsieur Bourdin, sans chercher plus loin, dans son article paru dans *Le Figaro* du 12 juillet. Ecoutez: «Le repoussant s'y allie à l'infect... Jamais on n'a vu mordre et même mâcher autant de seins... Jamais on n'a assisté à une semblable revue de démons, de foetus, de diables, de vermine».

BAUDELAIRE.- Monsieur Bourdin représente l'anti-poésie, la critique abominable incapable de s'émouvoir face à la Beauté. Monsieur Bourdin est un laquais du Pouvoir. Il n'y a pire déshonneur pour un écrivain.

AVOCAT DÉFENSEUR.- Passons sur la compétence de Monsieur Bourdin dans son article du *Figaro*. Mais répondez-moi: pourquoi Monsieur d'Aureville, critique, écrivain catholique, et rédacteur du journal *Le Pays* se vit-il refuser par son propre journal la publication d'un article élogieux sur *Les Fleurs du Mal*? Le savez-vous Messieurs? Je vais tenter de vous rafraîchir la mémoire: parce que le Ministère de l'Intérieur, que vous représentez autant que le Ministère de la Justice, avait interdit toute publication élogieuse à propos de mon client.

PROCUREUR.- Objection, votre honneur.

AVOCAT DÉFENSEUR.- Je demande encore: pourquoi *La Revue Française* a-t-elle également refusé de publier un autre article de Monsieur Asselineau en faveur de mon client? Par crainte des représailles du Ministère de l'Intérieur...

PROCUREUR.- Nous n'avons pas été informés de telles censures.

AVOCAT DÉFENSEUR.- J'ai ici les écrits en question. (*Il les porte à l'estrade.*) Et j'ai des témoins...

*L'Avocat défenseur est visiblement excité. Le Président, qui n'en peut plus de ses claires insinuations, perd les nerfs.*

PRÉSIDENT.- Assez! La défense dépasse son rôle avec ces impertinentes insinuations.

BAUDELAIRE.- Des insinuations? Vous voulez que ce soit plus clair encore? N'invoquez plus les codes, Messieurs les enrobés; invoquez plutôt votre servilité de moutons auprès des ministères du Gouvernement. Bêêh!

PRÉSIDENT, *rouge de colère*.- Assez, j'ai dit! Le procès est fini. Le Jury va délibérer. (*Avec une feinte sérénité.*) Monsieur Baudelaire, nous n'avons pas entendu votre dernière intervention.

*Impressionnant coup de timbale. Les masques disparaissent dans l'obscurité, Baudelaire reste seul, comme un somnambule, entouré d'une vague pénombre. Sur la scène vide flotte une musique ailée, très faible, qui nous introduit dans le tableau suivant.*

#### IV. L'ÉTRANGER ET LES NUAGES

VOIX.- Qui es-tu, poète?

BAUDELAIRE.- Encore des questions étranges?

VOIX.- Ni étranges ni étrangères cette fois-ci. Ce sont tes propres interrogations intérieures. Réponds: qui es-tu, étranger?

BAUDELAIRE.- Tu viens de le dire.

VOIX.- Un étranger!

BAUDELAIRE.- Oui, je le crois bien. Un étranger.

VOIX.- Dis-moi alors, énigmatique étranger, quels sont tes amours. Ton père, ta mère, ta soeur, ton frère?

BAUDELAIRE.- Je n'ai ni père, ni mère, ni soeur, ni frère.

VOIX.- Ta patrie?

BAUDELAIRE.- J'ignore sous quelle latitude se trouve celle que tu appelles ma patrie.

VOIX.- Peut-être la Beauté?

BAUDELAIRE.- Je l'aimerais volontiers, déesse et immortelle.

VOIX.- L'or?

BAUDELAIRE.- Je le hais comme vous haïssez Dieu.

VOIX.- Mais quelle est donc la personne ou la chose que tu aimes, alors, énigmatique étranger?

BAUDELAIRE.- Les nuages. J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas, là-bas, les merveilleux nuages...

\* \* \*

*Nouveau coup de timbale inattendu. Dans l'obscurité totale, nous entendons la sentence du Tribunal par la voix tonitruante du Président.*

VOIX EN OFF DU PRÉSIDENT.- Ce Tribunal, ayant résolu que les poèmes 20, 30, 80, 81 et 87 du livre intitulé *Les Fleurs du Mal* constituent une infraction à la morale publique et privée; d'après les articles 8 et 26 de la Loi du 17 mai 1819, et l'article 463 du Code Pénal, condamne Monsieur Poulet-Malassis, éditeur, à l'immédiate destruction du livre *Les Fleurs du Mal* et à une amende de 100 francs. Monsieur Baudelaire, auteur dudit livre, se voit interdire l'édition et la lecture publique

des six poèmes condamnés, et devra payer une amende de 300 francs. En cas de recidive, la peine la plus benigne sera la prison.

## V. JEANNE AU THÉÂTRE

*Applaudissements et sifflements. S'adressent-ils au Tribunal? Lorsque la lumière revient, nous nous rendons compte de notre erreur. Nous sommes au Théâtre de la Porte Saint Antoine, sur les boulevards de Paris. Le public attend l'apparition d'une nouvelle vedette en vogue dans la ville. Le Présentateur entre sur scène, avec sa stratégique démarche cabaretière. Nous n'apprécions ni son air maniéré ni ses petits sourires hypocrites.*

PRÉSENTATEUR.- Et maintenant, Messieurs-dames, funambules et noctambules décadents, avec vous, ce soir, la beauté exotique, venue des mers du Sud vers la ville de la lumière et du fange. Avec vous, messieurs-dames, vampires putréfiés, la surprise des surprises: la Vénus mulâtresse... Jeanne Duval.

*Musique d'accordéon parisien de cabaret. Entrée des choristes avec leurs typiques dandinements. Peu après, apparition de Jeanne portant une jupette de fleurs naturelles assortie à un haut pareillement orné de fleurs sur les seins. Au long de son récital, elle se dépouille de ses vêtements, telle une nouvelle Salomé.*

JEANNE.-Je suis Jeanne, la mulâtresse, la lascive,  
perdue en cette ville de Paris.  
Je viens d'horizons lointains  
où le ciel et l'eau sont frères.  
Apprenez mes leçons de nouvelle luxure.  
Abreuvez-vous aux fontaines dorées de mes seins.  
Et si vous êtes encore plus hardis  
et que vous parvenez à me séduire  
je récompenserai votre soif  
d'un ruisseau plus profond et ténébreux.  
Car je suis Jeanne, la mulâtresse, la lascive,  
avec deux fontaines dorées dans mes seins.

*Désinvolté, elle est lentement descendue de scène. Elle s'arrête, et nous de même, sur le poète, qui gribouillait pendant qu'il la regardait, comme un peintre avec son modèle.*

JEANNE.- Eh bien, mon cher peintre, que je vois ici depuis plusieurs soirs, dis-moi, chéri, pourrais-je voir ce portrait? (*Pause, au Public.*) Ah, ces artistes! Il semble intimidé par ma présence.

*Le poète sabote le numéro prévu.*

BAUDELAIRE.- Jeanne la lascive.

JEANNE.- Jeanne, la Duval, c'est-à-dire «du val».

BAUDELAIRE.- Val aux fruits interdits?

JEANNE.- Ahhhh... Et pourquoi interdits? Prends-les! N'as-tu pas compris ma chanson?

BAUDELAIRE.- Je ne suis pas un imbécile, tête vide sur un corps de diablesse.

JEANNE.- Ah, ça non!

BAUDELAIRE.- Parfaitement. Vous, les stars, vous ne comprenez pas l'injure.

JEANNE.- Messieurs, c'est un petit rigolo. Il ne le mérite pas mais je vais répéter ma chanson pour lui. Musique!

*Jeanne ne chante que les refrains et récite le reste. Elle caresse le poète. A la fin de son numéro elle lui demande:*

JEANNE.- Et, maintenant, je peux voir mon portrait?

*Le poète lui tend la feuille. Jeanne pousse un éclat de rire stupide et insolent.*

JEANNE.- C'est un obsédé, messieurs-dames. Un petit coquin.

BAUDELAIRE.- De la tête aux pieds.

JEANNE.- Mais j'ai su le provoquer.

BAUDELAIRE.- Jusqu'à la nausée.

JEANNE, *regardant la feuille*.- Ahhhh!, c'est votre adresse. Audacieux, n'est-ce-pas? Ces artistes. Je vous rendrai visite.

*Jeanne caresse le poète. Le poète la serre dans une étreinte de pénombres et de confusions.*

## VI. LE CONSEIL DE FAMILLE

*Le Café est plongé dans une semi-obscurité, à des heures avancées de la nuit. Baudelaire doit avoir environ vingt-cinq ans. Réunion très animée avec Poulet, Asselineau, Banville et Nadar, pris un peu par le vin.*

NADAR.- Nous, les jeunes artistes, nous représentons la joie de vivre.

BANVILLE.- Oui, Monsieur Nadar, à supposer que la photographie, que vous cultivez si passionnément, soit un art.

NADAR.- Elle l'est. N'en doute pas, l'honorable Théodore de Banville.

BANVILLE.- Moi, je dirais que nous représentons l'anticonformisme, le désaccord avec l'expression classique.

BAUDELAIRE.- Et avec le romantisme décadent qui nous envahit d'insipides langueurs.

POULET.- Langueurs ou euphories, c'est toujours la même chanson. L'amour, la mort, le temps... C'est moi qui vous le dis, moi qui dois lire pour les maisons d'édition plus de poésie que vous tous.

NADAR.- Mais vous la lisez vraiment, mon cher Poulet?

ASSELINEAU.- Moi, je pense que les poètes ne sont lus que par leurs amis. Ils ennuient même leurs maîtresses.

BANVILLE.- Heureusement que nous nous lisons.

NADAR.- Vous en êtes sûr?

BANVILLE.- Non, je n'en suis pas sûr.

BAUDELAIRE.- Dans le fond nous inquiétons les consciences et les morales bien-pensantes. Et elles nous le font payer cher.

POULET.- Avec le banc des accusés.

BANVILLE.- Sans exagérer.

BAUDELAIRE.- Et avec la misère.

NADAR.- Ce n'est pas toi qui peux te plaindre.

POULET, *visiblement ironique*.- Plaignons-le donc. La misère de l'orphelin qui hérite d'une fortune de cent mille francs en or. Facile la vie de bohème dans ces conditions! Et de passer même pour le Prince des charognes. Hôtels de première; un voyage dans les mers du sud. S'il vous plaît, Charles...

BAUDELAIRE.- Tout ce voyage fut un châtement imposé par le tribunal.

NADAR.- De nouveau l'accusé.

BANVILLE.- Quel tribunal? Ici nous ne faisons que d'aller de tribunal en tribunal.

NADAR.- Le tribunal pour mineurs.

BAUDELAIRE.- Le tribunal familial.

*Rires.*

BAUDELAIRE, *se levant*.- Vous pouvez en rire. Un tribunal familial, oui, chers amis. Il vit encore en moi comme la plus cruelle des obsessions.

\* \* \*

*La lumière projetée sur la réunion d'amis faiblit sensiblement. Lumière irrégulière au fond, où apparaissent, derrière un voile de gaze, les figures du Tribunal familial. Baudelaire se déplace vers le centre de la scène.*

BAUDELAIRE.- Voici les nouveaux juges: le général Aupick, à droite; au centre, le notaire familial, Monsieur Ancelle; à gauche, mon frère, l'illustre avocaillon.

NOTAIRE.- D'une certaine façon, Charles, nous sommes ici convoqués à cause de vous.

BAUDELAIRE.- A cause de moi?

NOTAIRE.- Monsieur Baudelaire, je vais vous expliquer: votre mère et votre père...

BAUDELAIRE.- Ce monsieur n'est pas mon père, ce monsieur a usurpé la place de mon père dans le lit maternel, c'est tout.

FRÈRE.- Un peu de respect, poète. Le général Aupick nous a traités comme un vrai père. Quant à ta mère, elle avait les droits que la Loi confère à n'importe quelle citoyenne veuve dans ce pays. Elle pouvait réorganiser sa vie et elle l'a fait dignement.

CAROLINE (LA MÈRE), à Baudelaire.-De quoi m'accuses-tu, mon enfant? Le général a été notre guide pendant toutes ces années. Lorsque ton père est mort, tu avais à peine six ans.

GÉNÉRAL AUPICK.- Avec votre permission, messieurs, je crois que je devrais me retirer. J'accepterai vos conclusions.

NOTAIRE.- Général, je vous prie de rester. La Loi vous a assigné le titre de cotuteur de Charles.

BAUDELAIRE.- Que la Loi le veuille ou non, c'est moi qui me retire.

*Passage à la semi-obscurité.*

NOTAIRE.- Voyons les précédents: Charles a demandé, quand il est devenu majeur, à recevoir la partie du patrimoine paternel qui lui revenait en héritage. Cela s'est fait. En principe, je ne vois aucun inconvénient pour révoquer cette concession.

FRÈRE.- En principe, Monsieur Ancelle. Mais vous savez que, dans certains cas, l'abus et l'irresponsabilité conseillent des mesures correctrices.

CAROLINE.- Des mesures de prudence... pour son bien.

AUPICK.- Charles a été notre constant souci. Dès sa plus tendre enfance nous avons veillé à ce qu'il ait la meilleure éducation. A Lyon il a passé trois ans de son adolescence dans le meilleur internat de la ville...

FRÈRE.- Il a été renvoyé du Collège de Lyon par le Conseil de Discipline, malgré les démarches du Général Aupick.

NOTAIRE.- Motifs?

FRÈRE.- On a prétexté des «liaisons dangereuses», c'est-à-dire des «tendances homosexuelles» avec un camarade de classe.

NOTAIRE.- Rien de grave. Dans un internat, ce genre de tendances... homosexuelles est tout à fait normal pendant la puberté.

AUPICK.- Mais de retour à Paris, il a vite fait de s'initier avec les prostituées de Pigalle...

CAROLINE.- Par pure curiosité et par snobisme.

FRÈRE.- Par pure curiosité? Et l'affaire de la prostituée qui lui a fait cadeau de...?

NOTAIRE.- De quoi?

FRÈRE.- De sa syphilis. Elle s'appelait...*(il ne trouve pas son nom)*.

NOTAIRE.- Aucune importance.

FRÈRE.- Elle s'appelait...

\* \* \*

*Le poète, lui, se souvient de son nom. Comment aurait-il pu l'oublier? Il paraît même qu'elle lui aurait inspiré le poème XXV de son Livre.*

BAUDELAIRE, *dans la semi-obscurité*.- Sara. Voilà son nom. Sara la Juive, Sara la Bigle...

«Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle femme impure...

La Nature de toi se sert, ô femme, ô reine du péché, de toi, vil animal, pour pétrir mon génie».

\*\*\*

AUPICK.- Trois jours de prison pour avoir négligé ses devoirs à la garde nationale... Faut-il continuer? Voilà les motifs qui nous ont conduits à lui offrir un long voyage dans les mers du Sud.

CAROLINE.-Nous voulions le voir se distraire, changer d'air et d'idées.

FRÈRE.- Un voyage qui n'est jamais arrivé à bon port. Paris et ses nuits de bohème l'attiraient plus que les charmes exotiques du Pacifique.

AUPICK.- Pour finir, les cent mille francs en or, j'ai bien dit cent mille, il en a déjà dépensé bêtement plus de la moitié avec des poétereaux et des prostituées. Sur cette voie, il va droit à la misère. Il faut prendre des mesures thérapeutiques.

NOTAIRE.- Je comprends votre problème. Mon conseil d'expert ne peut être que le suivant: lui retirer l'administration directe de tout ce qui lui reste et la remplacer par des sommes mensuelles, modiques mais suffisantes.

AUPICK.- Je vous confie cette affaire et la future administration de son argent.

\* \* \*

*Le conseil de famille disparaît. Dans le Café se poursuit la conversation des amis, déjà échauffés par le vin.*

BAUDELAIRE, *regardant son porte-feuille*.- Finis les souvenirs et les Procès. Je paye une autre tournée.

NADAR.- Tes sommes mensuelles te permettent encore d'être généreux avec les génies amis.

POULET.- Et de continuer à être un dandy.

BAUDELAIRE.- Je n'y renoncerai jamais. Question d'hygiène. Quitte à me prostituer comme journaliste.

BANVILLE.- Sincèrement Charles, tu es un poète hors série. Oublie donc les gazettes.

BAUDELAIRE.- Ce sera mon prix.

POULET.- Malheureusement, vous les poètes, vous n'êtes plus les entretenus du pouvoir, comme sous Auguste ou Louis XIV.

ASSELINEAU.- Ou sous Louis Philippe, sans aller plus loin.

BAUDELAIRE.- Loin de moi cette idée. Le mécénat est un asservissement pour des esclaves et des domestiques. Je vivrais dans la misère plutôt que d'accepter des subventions et des prébendes de l'État. Car le mécénat existe aussi de nos jours.

NADAR.- Il ne faut pas dire: «Fontaine, je ne boirai pas de ton eau».

BANVILLE.- Le poète est une voix aphone dans le désert.

ASSELINEAU.- Le poète est...

POULET, *coupant sec la discussion, irrité*.- Le poète est...! Le poète est...! Cessez vos niaiseries!

BAUDELAIRE, *inspiré, donne un coup sur la table, se lève*.- Le poète est comme l'albatros.

BANVILLE.- L'albatros!

POULET.- Mais pour qui diable avez-vous de l'importance, vous les poètes?

BAUDELAIRE, *ébloui*.- L'albatros! Oui, l'albatros! Moi je l'ai vu. J'ai vu ces oiseaux imposants dans les mers du Sud. Indolents compagnons de voyage, ils suivent majestueux le navire sur les gouffres amers. Mais j'ai vu aussi l'albatros transformé en joujou et en tête de turc des matelots, ses grandes ailes blanches clouées sur le sol du pont du navire. Le prince des nuées devient alors une guenille comique. Le poète est semblable à l'albatros qui hante la tempête et se rit de l'archer, mais, exilé sur terre, ses ailes de géant l'empêchent de voler.

## VII. DANS L'HÔTEL DE JEANNE, AVEC ASSELINEAU

*Dans la chambre de son hôtel, Jeanne nous montre ses formes voluptueuses. Elle se lève à moitié, prend une tasse de thé, le remue avec une petite cuiller. Signes d'impatience...*

JEANNE.- Il devrait déjà être là! (*Elle boit.*) C'est froid. (*Elle pose la tasse.*) A vrai dire, je me demande ce que je viens faire, moi, une analphabète, comme dirait son ami

Théophile Gautier, dans son cercle de poètes. Un peu de couleur, sans doute, pour ces peintres... «La muse d'ébène, son sphinx... sa déesse et sa muse satanique...» Que de snobisme!...

*Elle allume deux bougies et baisse la lumière ambiante. Elle change de place une coupe à fruits. Elle met la photo de Baudelaire à un endroit bien visible.*

JEANNE.- Mardi et jeudi! Voilà les jours de visite à la muse. Putain de rôle. Et le reste de la semaine je peux crever dans cette chambre. (*Elle va vers le miroir, imitant Baudelaire.*)

Jeanne! Où est ma muse satanique? (*Elle s'allonge sensuellement.*)

BAUDELAIRE, *entre euphorique.*- Jeanne, Jeanne! Où est ma muse satanique?

JEANNE.- Elle attend le génie poétique et démoniaque. Je l'ai bien dit, cette fois?

BAUDELAIRE.- Très bien. Entre, Asselineau. (*A Jeanne*) Mon serpent tentateur...

JEANNE, *clairement provocante.*- Approche, que je t'entoure et que je t'étouffe de mes anneaux.

BAUDELAIRE.- Mon vampire sucré, sphinx et chat...

JEANNE.- Je déteste les chats, tu sais.

BAUDELAIRE.- Il va falloir que tu les aimes. (*A Asselineau.*) Asselineau, sais-tu pourquoi les démocrates bourgeois n'aiment pas les chats?

ASSELINÉAU, *à Jeanne, en entrant.*- Mes hommages, Mademoiselle.

BAUDELAIRE.- Le chat est luxe, paresse, sphinx, sexe velouté...

JEANNE, *provocante, imite une chatte qui se fait caresser.*- Miaou! Miaou!

BAUDELAIRE, *qui s'est approché de Jeanne, s'assied et la couche sur ses genoux.*- Le chat concilie la méditation du sage et la luxure sans limite du jeune homme. Voilà pourquoi les bourgeois n'aiment pas les chats.

JEANNE.- Je serai ta chatte...

BAUDELAIRE.- Chatte diabolique, transgression du mystère...

JEANNE.- Continue de caresser ta chatte, que mes reins se cambrent et que mes côtes frémissent

ASSELINÉAU, *avec respect, cherchant à laisser la voie libre.*- Je repasserai ce soir...

BAUDELAIRE, *se relève lentement.*- Non, Asselineau. Assieds-toi. Aujourd'hui est un grand jour que je veux partager avec vous, les deux seuls êtres qui, à part ma mère, me permettent encore de continuer à vivre. (*Déjà debout, il va chercher des verres.*) Ouvre bien tes oreilles, Asselineau. Poulet accepte la publication de mes poèmes en prose; malgré le scandale, mes *Fleurs du Mal* se rééditent avec grand succès et la maison d'édition vient de me demander mes essais sur Wagner, Edgar Poe et, écoute bien, *La double vie d'Asselineau*, ta vie, mon gros.

ASSELINÉAU.- Je n'ai jamais douté de ton amitié. Mais tu es trop généreux de t'occuper d'un écrivain de deuxième ordre comme moi.

BAUDELAIRE.- Assez de modestie. Je me suis occupé d'un ami de premier ordre. (*Il lui tend un verre et en offre un autre à Jeanne.*) Approche-toi, Jeanne. Et une autre nouvelle. Je vais

écrire pour le théâtre. Oui, je vais écrire du théâtre. J'ai la tête pleine de titres, de scénarios et de sujets: *Le Marquis du 1er hussards, Les ivrognes...*

ASSELINEAU.- Tu n'as plus qu'à écrire les pièces.

BAUDELAIRE.- Ça c'est la moindre des choses. L'important c'est que tout soit là (*Il tape sa tête.*)  
Approche-toi, Jeanne. Nous allons trinquer. A la santé de mes deux âmes jumelles.

*Il s'embrassent tous.*

ASSELINEAU.- A tes projets.

BAUDELAIRE, *s'appropriant l'espace de la chambre comme s'il s'agissait d'un théâtre.*  
*Jeanne retourne vers le sofa.*- Ce sera un théâtre nouveau. Pas de langueurs romantiques ni de faux drames réalistes. Ce sera un théâtre de la surréalité, de la surnaturalité, où les personnages manifesteront leur moi profond, aussi sincère et éloquent que nos rêves et nos cauchemars, sans langages hypocrites, avec des dialogues de musique et de passion, avec des lumières violettes et rouges incandescentes... Imagine-toi cela, Asselineau. La passion tendre, féroce, nue, dans une ambiance de magie et de mystère... Ici la scène..., en haut le lustre multicolore, immense, dominant tout de son éclat. Le lustre sera le premier acteur. Et les figures seront agrandies, géantes, sur des cothurnes, comme chez les grecs. Des grecs à nos jours nous n'avons eu que deux auteurs dramatiques, que deux génies de la scène. Les autres n'étaient qu'un tas de médiocres. Tu devines à quels génies je fais référence, Jeanne? Tu es actrice...

JEANNE.- Laisse-moi réfléchir...

BAUDELAIRE.- Que je te laisse réfléchir...

JEANNE.- Molière...

BAUDELAIRE.- Molière! N'insulte pas l'art théâtral. Molière n'était qu'un bouffon, un lèche-cul du Pouvoir, un mécréant dépourvu de foi et d'espoir, un pamphlétaire indécent qui n'a su plaire qu'à la canaille... Molière! Non! Shakespeare et Wagner!! Il n'y a pas eu d'autres génies depuis les grecs jusqu'à nos jours. Les autres il faudrait les effacer des répertoires de tous les théâtres... Et je les effacerai.

ASSELINEAU.- Tu les effaceras? Toi, tu les effaceras?

BAUDELAIRE.- Absolument. (*Pause.*) Je dois vous annoncer ma dernière surprise: j'ai présenté ma candidature à la direction de plusieurs Théâtres de Paris, l'Odéon en premier lieu. Vous vous rendez compte? Oui, je les effacerai. Tas de médiocres... Et je ferai surgir un nouveau théâtre, le théâtre de la contemporanéité. Et je peuplerai la scène avec des héros qui traîneront la tragédie de la malédiction prophétique, de l'injuste ignominie, de la chanson du Mal.

ASSELINEAU.- Avec des renégats...

BAUDELAIRE.- Oui. Avec Pierre reniant le Christ et souffrant de sa lâcheté; et avec Caïn,

l'être le plus insulté de l'histoire. Vous imaginez Caïn en train d'expulser Dieu du ciel, la race de Caïn, race de parias...; ou Judas, ou Satan jeté en enfer pour avoir éprouvé la plus noble des ambitions: être Dieu?

ASSELINEAU.- Et toute la liste des condamnés. Dom Juan...

BAUDELAIRE.- Asselineau, mon gros. Mais comment as-tu deviné que j'écrirai un *Dom Juan*. Oui, mais ce ne sera pas ce pantin de Dom Juan qui se frotte aux culs des bourgeoises ou qui dépucelle d'innocentes novices. Celui-là ne m'intéresse pas, tu comprends. Celui qui m'intéresse c'est le Dom Juan tombé en enfer, harcelé par des meutes de spectres. Ou Hamlet. Sais-tu qui était réellement Hamlet, Jeanne?

JEANNE.- Quand vas-tu donc cesser de m'interroger? Je n'ai pas fait la Sorbonne mais je sais qui est Hamlet, hein? Un personnage de Wagner.

BAUDELAIRE, *à peine perplexe, comme s'il s'attendait à n'importe quelle réponse*.- Hamlet c'est moi, idiot!

ASSELINEAU.- Le spectre de ton père n'a donc pas cessé de te rendre visite en songe?

BAUDELAIRE.- Ni la mère concubine dans un lit indigne. (*Il prend Asselineau par la main et le conduit vers un coin.*) Être ou cesser d'être: telle est la question... Regarde, mon cher Horace, le crâne qui nous tourmente avec sa grimace ridicule, regarde à quoi se verront réduites nos plus nobles passions... Si nous ne dépassons pas Shakespeare ou, si du moins, nous ne nous mettons pas à sa hauteur, ça ne vaut pas la peine d'écrire pour le théâtre. L'histoire se venge des médiocres par l'oubli.

*Transition. Il s'apprête à partir.*

BAUDELAIRE.- Je dois partir. Je suis en retard. L'Editeur Calmann, l'article, encaisser l'assignation mensuelle du Notaire Ancelle...

JEANNE.- Commence par le Notaire. Les dettes nous rongent.

ASSELINEAU.- C'est cette facture que tu cherches? (*Il lit.*) Repassage, 7 francs; blanchisserie, 8; fournitures, 10; pharmacie, 40; fleurs, 22...

JEANNE.- Des fleurs?

BAUDELAIRE.- C'est la dépense la plus raisonnable.

JEANNE.- Des fleurs... Elle est comment, Apollonie... Sabatier?

BAUDELAIRE, *sans écouter ce qu'elle dit*.- A ce soir, et n'oublie pas de classer mes papiers. (*Il se retourne sur le seuil de la porte.*) Asselineau, explique-lui comment elle est, Apollonie... (*Il part.*)

ASSELINEAU.- Préparons-nous. Vue la hauteur à laquelle il vole, la chute sera spectaculaire. (*Transition.*) Allez, passe-moi les papiers.

JEANNE.- Il y a deux mois qu'il ne m'apporte plus de fleurs. (*Un temps.*) Bon, explique-moi

comment elle est, Apollonie.

ASSELINEAU, *réfléchissant*.-Apollonie est ton complément. (*Géné.*) Toi, tu es le sphinx...

JEANNE.-...la chatte, l'ivresse, la passion déchaînée. Ne te fatigue pas, j'ai compris. Et Apollonie... continue...

ASSELINEAU, *y hôtant de l'importance*.- Apollonie est l'Idéal, le désir qui l'excite solitaire et qui l'inspire..., le songe face à la réalité...

JEANNE.- Il l'aime?

ASSELINEAU, *ironique*.- Par Sainte Jeanne Duval, vierge et martyre! Et c'est toi qui oses poser ces questions? Combien de fois par jour tu le trompes? Non, ne me le dis pas.

JEANNE.- Et alors? Je t'ai demandé s'il l'aime, s'il aime cette pute affectée d'Apollonie. Pas s'il baise avec elle. Ça, je m'en fous. Qu'est-ce-que tu veux, hein? Il ne vient me voir que deux fois par semaine. Ma muse, ma chatte. Pourquoi ne m'appelle-t-il pas simplement ma pute, mon réservoir de spermes...? Il ne voudra tout de même pas que je passe toutes mes journées dans cette putain de chambre, dans cette putain de chambre, dans cette putain de chambre...

*Elle repète la phrase enragée, jette par terre la photographie de Baudelaire, les tasses de thé et les papiers, tandis que, dans un crescendo, la musique révolutionnaire couvre sa voix hystérique dans le noir.*

## VIII. RENCONTRE RÉVOLUTIONNAIRE

*On entend encore raisonner les échos de la Révolution de 1848, au cours de laquelle les ouvriers de Paris se dressèrent contre les régimes qui suivirent la Révolution de 1789.*

MATHIEU.- Trinquons à la révolution permanente.

BAUDELAIRE.- A la révolution manquée.

NADAR.- Manquée ou pas, celle-ci a été la véritable révolution du peuple. Pas celle de 1789 qui, après l'euphorie et la terreur, nous a conduits aux mégalomanies de l'Empereur Napoléon.

BAUDELAIRE.- Dans la révolution de nos aïeux, comme dans la nôtre de 1848, le peuple s'est toujours fait avoir.

POULET.- Mais toi tu étais avec les ouvriers, tout le temps de leur côté.

BAUDELAIRE.- Oui, c'est vrai.

NADAR.- J'avoue que jusqu'alors, nous t'avions cru perdu dans les nuages ou dans des affaires de toilette.

POULET.- C'était un geste révélateur de ta part.

NADAR.- Les poètes dans les barricades. Un geste digne.

BAUDELAIRE.- Un geste stupide.

MATHIEU.- S'il te plaît, ne renie pas maintenant tes meilleurs élans. Ta célébrité s'est accrue depuis.

POULET.- L'intelligence coude à coude avec les ouvriers exploités. Un nouveau lyrisme du peuple.

BAUDELAIRE.- Le peuple n'a d'autre lyrisme que de foutre et de se faire foutre.

NADAR.- Si c'est ce que tu crois, permets donc aux artistes que nous sommes de prêter quelque fois notre voix au peuple.

BAUDELAIRE.- Tant que le peuple ne parlera pas de sa propre voix, toutes les voix prêtées ne feront que le tromper misérablement. Non, nous, nous ne sommes pas le peuple. Nous... Vous imaginez des dandys qui sermonnent le peuple? Quel rôle ridicule, chers amis! Le vrai dandy, et je dirai même, le vrai saint est celui qui frappe le peuple pour le bien du peuple, jusqu'à la mort si besoin.

MATHIEU.- Il vaudrait mieux que tu gardes pour toi ces discours si tu ne veux pas qu'on t'accuse d'être réactionnaire.

BAUDELAIRE.- Au contraire, je dois proclamer ce que je pense. (*Rêveur.*) J'ai une fois de plus rêvé de cette révolution qui résonne encore dans nos oreilles. Je crois que j'ai atteint son véritable sens, ce qui m'a vraiment poussé vers elle.

ASSELINÉAU.- Quel était ce sens?

BAUDELAIRE.- Celui-ci. Je le vois avec une impressionnante clarté.

\* \* \*

*Lumière irréaliste. Son d'une marche militaire. Chants du peuple armé, exalté. Baudelaire, comme pendant les barricades, apparaît en chemise, la tête couverte d'une toile noire et un fusil à la main. La lumière dévoilera, dans ses éclairages et ses éclats, un officier muni du drapeau tricolore et le Général Aupick, tous deux élevés sur l'échafaudage du fond.*

NADAR (OFFICIEL).- En avant! La mission sacrée du soldat est de défendre la Patrie contre tous, et même contre ses propres citoyens exaltés... Soldats, c'est le Général Aupick qui vous parle.

GÉNÉRAL AUPICK.- Soldats de l'invincible armée française, les droits sacrés de la Patrie se trouvent aujourd'hui menacés. Les propriétés des nobles, nos institutions se trouvent aujourd'hui piétinées par les sans-chemise de l'anarchie régnante et du communisme babuviste...

*Il poursuit son discours malgré l'interruption occasionnelle de la foule ou d'autres exaltés comme Baudelaire.*

BAUDELAIRE.- Imbécile, tout est commun, même Dieu! Dieu est communiste.

GÉNÉRAL AUPICK.- Vive le roi!

BAUDELAIRE.- Bête splendide décorée de ferrailles impérialistes, ferme ta gueule pestilentielle.

MATHIEU (DIRIGEANT OUVRIER).- Camarades, peuple de Paris, la lutte appartient à tout le monde, à l'ouvrier et à l'artiste. L'aristocratie, les nobles gavés par le régime constitutionnel ne pourront plus retenir pendant très longtemps le cri révolutionnaire que nous ont légué nos aïeux à l'époque du tiers État. Le peuple doit être son propre patron, le peuple doit reconquérir les droits de la révolution qui a été son modèle, celle de 1789. C'est pourquoi, citoyens, nous devons défendre nos droits.

GÉNÉRAL AUPICK.- Chargez les baïonnettes. La plèbe immonde doit payer de son sang cette révolte. Soldats de la nation...

BAUDELAIRE.- A vos barricades! Mort au Général Aupick!

MATHIEU (DIRIGEANT OUVRIER).- Camarades, voici venue l'heure critique. N'abandonnons surtout pas nos postes. Le peuple triomphera contre l'armée qui nous trahit. Pour chaque soldat se dresseront dix citoyens prêts à se battre.

GÉNÉRAL AUPICK.- En avant contre la foule!

BAUDELAIRE.- Mort au Général Aupick! Mort à l'odieux parâtre, violeur de la famille, au lascif idolâtre qui introduit son membre excrémental dans le sanctuaire de ma gestation. Au profanateur de la voûte charnelle, de la voûte sacrée qui n'appartient qu'à moi. Camarades, mort au Général Aupick!

MATHIEU (DIRIGEANT OUVRIER).- Soyez prêts; n'abandonnons pas nos postes...

*Obscurité. Elle continue jusqu'à la disparition du bruit de la bataille.*

## IX. LETTRE A LA MÈRE

*Au fond, dans un angle, nous apercevons la mère derrière un voile-rideau de gaze, élevée et immuable telle une apparition parmi les fumées de la bataille. À travers le voile, nous reconnaissons sa silhouette agrandie et la voix de ses lèvres immobiles, ainsi que sa profonde tendresse et sa mélancolie. Près de nous, à l'extrême opposé, Baudelaire à son bureau, le regard plongé dans ses souvenirs et ses affections.*

VOIX DE LA MÈRE.- Mon fils aimé, il y a un mois je t'ai communiqué le décès de mon mari, le Général Aupick. Désormais tu es tout ce qui me reste au monde.

BAUDELAIRE, *écrivain*.- Ma chère mère, nous sommes irrémédiablement voués à nous aimer, captifs du Destin et du sang. Ne me gronde pas. Je te demande encore de l'argent parce que c'est ce qui me maintient en vie et, en plus, cela te donne l'occasion de me prouver ton amour.

VOIX DE LA MÈRE.- De l'argent, de l'argent, toujours de l'argent! Tu n'as pas encore appris à organiser ta vie.

BAUDELAIRE.- Ma vie? J'ai souvent pensé à y mettre fin pour cesser d'être un tourment pour moi-même et une gêne pour mon entourage. Du reste, la vie représente si peu quand on se sent immortel... (*Pause.*) A nouveau seuls; toi et moi. Comme lorsque mon père est mort. Tu te souviens? J'avais à peine six ans. Mais comme l'idylle a été courte! Comme je me rappelle ces promenades au bord de la Seine, la main dans la main, ou à Neuilly, ou dans le quartier de Saint-André et de Notre-Dame...! Quelle beauté, quel éclat dans ton regard! Je me souviens spécialement de cette promenade dans la voiture à chevaux blancs, à ta sortie de l'hôpital. Pendant le trajet, tu me montrais un par un les dessins que tu avais faits pour moi. Cela t'étonnera peut-être de savoir que je garde de si lointains souvenirs. (*Transition.*) Mais de quelle façon a fini l'idylle. Tu t'es remariée. Et ton mari a voulu m'imposer une éducation si rigide... Pour rien au monde je ne retournerais dans ces internats de Lyon ou de Paris. Rien que leur souvenir me rend encore malade... Et, ensuite, le Conseil de famille...

VOIX DE LA MÈRE.- Cher Charles...

BAUDELAIRE.- Non, ne me donne plus d'explications. Oui, j'ai bel et bien dilapidé la moitié de mon héritage en seulement deux ans... C'était une mesure thérapeutique, comme disait ton mari; dictée par la prudence, comme tu disais toi-même...

## X. NADAR: LE PORTRAIT DE JEANNE

*Le photographe Nadar prépare la scène. Il place Jeanne comme il faut. Nous sommes dans la chambre de celle-ci.*

NADAR.- Voyons, laisse-moi te contempler. Notre ami Charles a besoin de te flairer, comme un chien, de la tête aux pieds, de sentir le parfum qu'il compose lui-même pour toi. Moi, le regard me suffit. J'ai besoin de te placer dans mon champ de vision. Le parfum n'atteint ni les toiles ni les impressions photographiques, même si elles peuvent le suggérer.

JEANNE.- Charles est peintre lui, aussi.

NADAR.- Un amateur, sans plus. Ne confondes pas les artistes et les dessinateurs industriels.

JEANNE.- Charles m'a déjà fait plusieurs portraits; quoiqu'un peu bizarres, c'est vrai...

NADAR.- Charles peint mieux avec les mots. Tu les connais très bien.

JEANNE.- Oui. «Méfiante, menteuse, dévoyée, dépensière, stupide, ignorante, alcoolique...»

NADAR, *pour lui*.- Intéressant, très intéressant...

JEANNE.- Tu disais?

NADAR.- Je disais «intéressant, très intéressant».

JEANNE.- Intéressant.

NADAR.- Comment pourrais-je t'expliquer? Voyons: dans l'art plastique ou dans l'art de

l'avenir, celui de l'illusion photographique, il faut exprimer l'âme, le spirituel. L'image physique n'est pas suffisante. Quand quelqu'un verra Jeanne Duval, il faut qu'il voie son image extérieure dégager par tous ses pores le monde de ses sentiments. Tu comprends? L'essentiel qui affleure sur le visage, le miroir de l'âme, comme on dit. Mais la fidélité aux traits du modèle ne doit pas manquer. (*Pour lui*) Mais pourquoi est-ce que je perds mon temps avec ces divagations? J'ai l'impression de parler de métaphysique dans une maison de passe.

JEANNE.-Intéressant.

NADAR, *concentré sur le portrait*.- La couleur... Il est indispensable de trouver la couleur exacte. Intense brun olive... Oui, c'est ça. Retoucher cette démoniaque touffe de cheveux crépus. Voilà. Ne bouge pas. Ne bouge pas. Les yeux ouverts. Ouverts, oui, comme deux plats ovales. Le nez maintenant: minuscule sans excès, c'est ça, et les fosses nasales. Phidias n'aurait pas mieux fait. Certains artistes négligent ces détails. Erreur. Voyons la bouche: lèvres charnues, abondantes, larges, intensément colorées: impression de sensualité et de provocation; comme une déesse égyptienne avec des airs d'antillaise. Oui, exactement, antillaise. L'expression d'ensemble du visage: sérieux, sans exagération, c'est mieux comme ça, avec une touche d'orgueil mêlé d'une pointe de dédain... Ça marche. Non. Voilà.

JEANNE.- Tu es obligé de parler pour faire un portrait?

NADAR.- Oui, cela m'aide à trouver le sentiment. Bon. Le plus dur semble fait. Maintenant... silhouette élancée, svelte, non, pas tant que ça, avec des ondulations de serpent. Les seins. Les seins bien en évidence, pas de formes vagues; des seins exubérants, généreux, qui crient, ou plutôt qui incitent. Bon. Soulève ta poitrine. «Ne bouge plus. Respire à fond, en remplissant bien le thorax. Continue, continue». Impression d'abondance. On ne peut pas dessiner les seins au repos, à la va-vite, comme les amateurs. Non, non, non. Absolument pas. Les seins et les lèvres doivent être éloquents. C'est ton cas, même si toi tu ne parles pas beaucoup, mulâtresse. (*Il lui penche le buste légèrement*). Un peu penchée, c'est bien comme ça. Imagine un arbre qui commence à fléchir sous le poids de ses fruits. Ou simplement une branche. Oui, plutôt une branche. Des fruits à point, bien mûrs, sur une branche fragile, svelte... Et le corps... gracieux, une ébauche rapide et des traits décisifs. Sans gaucherie ni affectation.

JEANNE.- Tu vois tout cela?

NADAR.- Tout cela, mademoiselle. Tu ne te regardes jamais dans la glace? La réalité. Mais la réalité complète, pas la réalité superficielle. Il est important de connaître le modèle à fond, dans toutes ses réactions et ses mouvements.

JEANNE.-Tu ne me connais pas encore complètement?

NADAR.- Marche!

JEANNE.- Ne bouge pas. Marche. A quoi bon puisque tu as déjà fini!

NADAR.- Marche! Le portrait fixe doit laisser entrevoir le modèle en mouvement dans l'espace et même dans le temps.

JEANNE.- Toi, tu préfères d'autres mouvements.

NADAR.- Chaque chose en son temps. C'est bon. Tu peux t'arrêter.

*Nadar va à la table de Jeanne. Il retouche légèrement le portrait puis le laisse. Soudain, il aperçoit quelques feuilles écrites. Il les prend et y jette un coup d'oeil. Il s'assied et lit avec grande curiosité. Jeanne s'approche de lui. Elle entoure son cou de ses bras, serrant son dos. Elle regarde son propre portrait.*

JEANNE.- Intéressant.

NADAR.- Un instant. Ceci est encore plus intéressant.

*Nadar va lire deux poèmes de Baudelaire dédiés à Jeanne, que celle-ci a négligemment abandonnés sur sa table. Cela ne la dérange pas que Nadar les découvre. Pendant que Nadar lit, Jeanne se déshabille à moitié, après quoi elle s'assied sur ses genoux et écoute la lecture de façon distraite.*

NADAR.- «Mulâtresse déité, brune comme la nuit, je voudrais

Dans tes jupons remplis de ton parfum  
Ensevelir ma tête endolorie,  
Et respirer, comme une fleur flétrie,  
Le doux relent de mon amour défunt.

Dans un sommeil aussi doux que la mort  
J'étalerai mes baisers sans remords  
sur ton beau corps poli comme le cuivre... »

*Nadar regarde son portrait. Il semble le comparer aux poèmes de son ami, et le trouver, en comparaison, insignifiant et dépourvu d'inspiration. Il hésite entre le déchirer ou l'offrir à Jeanne. Il finit par le broyer de ses mains et le jeter par terre. Il place Jeanne, à moitié nue, debout. Il se dirige vers son appareil photographique.*

NADAR.- Nous allons recommencer. Cette fois je vais communiquer à la technique l'extase du poète.

JEANNE.- Tu es son ami.

NADAR.- Oui, c'est ce que je crois. Les amis ne doivent pas s'approprier exclusivement les muses qui les inspirent. Nous devons tous deux t'immortaliser puisque le destin t'a placée sur nos voies. Ce n'est la faute de personne.

JEANNE.- Moi, le destin, je m'en fiche.

*De dos à Jeanne, Nadar prépare ses engins photographiques. Jeanne s'allonge, langoureuse et sensuelle, sur le lit. Son geste ne passe pas inaperçu du photographe.*

NADAR.- Moi aussi, je m'en fiche, du destin. *(Pendant un moment, le souvenir du poète l'arrête. Mais il a vite fait de se remettre).* Sorcière aux seins d'ébène: l'Histoire saura comprendre cette trahison.

*Il se dirige lentement vers Jeanne. La lumière faiblit jusqu'à l'obscurité totale.*

## XI. LE MENDIANT AU CAFÉ

*A une table, Nadar et Poulet jouent aux dés et s'amuse avec deux beaux exemplaires féminins. Près d'eux, debout, Baudelaire discute avec Asselineau.*

ASSELINEAU.- Tu ne peux pas la jeter dans la rue comme un chien. Paris, qui s'est extasié devant Jeanne, te le reprocherait. Il doit bien vous rester quelque chose de cette ardente affection.

BAUDELAIRE.- Il n'y a jamais eu d'affection entre nous. Maintenant il ne reste plus que de la haine.

ASSELINEAU.- Non, je te connais. Les incidents sont encore trop récents pour que tu puisses y voir clair.

BAUDELAIRE.- Non, mon gros Asselineau, Jeanne me tape sur les nerfs.

ASSELINEAU.- Ce ne serait pas plutôt que tu ne la supportes plus parce qu'à présent ton affection est partagée entre elle et...

BAUDELAIRE.- Apollonie? Dis-le. Toi, je te le permets. *(Pause.)* Non. Apollonie c'est autre chose. Un désir inaccessible. Pas un corps à la chair ouverte.

ASSELINEAU.- Et Jeanne c'est justement cela. Rien de plus. Parfait!, tu as tout ce que tu veux mais partagé entre deux personnes. Un homme comblé. Et, par ailleurs, la Daubrun, Marie Daubrun, une bonne actrice...

BAUDELAIRE.- Daubrun n'a été qu'une ombre passagère. Il y a longtemps que j'en ai fini avec mes roses et mes présents pour son père malade. Quelles histoires! Maintenant les roses sont pour Banville... Pourquoi mes amis persistent-ils à me faire cocu sous mon nez?

*Un mendiant déguenillé entre dans le Café, marchant à l'aide de béquilles. Il s'approche de la table.*

MENDIANT.- Messieurs, excusez-moi de vous déranger.  
*Ils ne l'écoutent pas.*

MENDIANT.- Messieurs, si vous aviez un petit moment...

POULET.- Bien sûr, et tous les moments que vous voudrez. Combien votre hideuse excellence en désire-t-elle?

NADAR.- Il ne veut pas des moments. Donne-lui plutôt quelques centimes.

MENDIANT.- Je suis désolé de vous déranger.

BAUDELAIRE.- Il n'y a plus de style, même dans la mendicité.

POULET.- Les bonnes manières se sont perdues. Tu leur donnes un sou et... il vont cuver leur vin.

NADAR.- Que gagnent-ils à rester réveillés? Il faudrait câliner cette espèce philosophique.

BAUDELAIRE.- Moi je sais le faire.

POULET.- Et la régénérer. Maintenant on est mendiant sans instruction. Où sont donc passés les jongleurs et les saltimbanques, les esthètes de la truanderie?

ASSELINEAU.- Demande-le à ton ami Victor Hugo, qui écrit «Les Misérables».

BAUDELAIRE.- Un mélodrame pour révolutionnaires élémentaires! Hugo est une vieille carcasse. Laborieux, nul doute, mais emphatique et d'un didactisme exaspérant.

NADAR.- Si tu continues, on va t'accuser de réactionnaire.

ASSELINEAU.- Dans un pays libre, nous avons tous le droit d'être égaux.

BAUDELAIRE.- N'est égal à un autre que celui qui est capable de le prouver. Et ne mérite la liberté que celui qui sait la conquérir. Il ne faut pas demander, il faut exiger.

NADAR, *sort une pièce et la jette au mendiant*.- Si tu n'as aucune objection tu peux partir.

MENDIANT, *va vers la pièce*.-Aucune objection, messieurs.

BAUDELAIRE, *va vers lui, irrité, et marche sur la pièce*.- Arrête-toi là.

NADAR.- Comment est-ce-que ça va finir?

*Le mendiant s'approche avec difficulté. Baudelaire l'attend et lui donne un formidable coup de poing à la mâchoire.*

BAUDELAIRE.- Si tu touches à cette pièce, je t'écrase comme une fourmi. Tu t'arrêtes, hein? Lâcheté de canaille, va. (*Il le frappe à nouveau avec une rage plus violente encore.*) Maudit paria, tu m'as cassé les doigts. Mais tu vas me le payer cher.

*Baudelaire donne un coup de pied aux béquilles. Il l'attrape par sa hideuse veste et le secoue. Il lui frappe la tête contre le mur; le jette à terre et s'acharne sur lui avec un bâton.*

BAUDELAIRE.- Maintenant tu vas être beau, vieil hypocrite.

POULET.- La scène commence à devenir désagréable. Même ivre, ce geste de mauvais goût réactionnaire n'est pas justifié.

ASSELINEAU, *se lève et se dirige tout décidé vers Baudelaire*.-Si tu voulais nous démontrer quelque chose, ça suffit avec la leçon à laquelle nous avons assisté.

BAUDELAIRE.- Je suis d'accord avec toi. Aujourd'hui j'ai fait ma bonne action de charité chrétienne.

NADAR, *va vers la pièce, la prend et l'offre au mendiant.*-Prends-la et vas-t-en! Tu l'as bien méritée. Mais la prochaine fois, fais un détour.

*Le mendiant le regarde d'un air méprisant sans prendre la pièce. Il commence à partir.*

ASSELINÉAU.- Allez, calme-toi. Un accès de colère, cela peut arriver à tout le monde. Assieds-toi.

*Baudelaire est toujours debout. Il arrange sa veste et refait sa coiffure. Tout à coup, le mendiant, dans un geste de soudaine réaction désespérée, s'élançe frénétiquement sur Baudelaire. Il le frappe avec sa béquille. Il parvient à le faire tomber et s'acharne à lui donner des coups de pieds. Sa réaction finie, il s'arrange et s'apprête à partir. Soudain il se retourne.*

MENDIANT.- Vous n'êtes qu'un bohémien et qu'un gentilhomme de merde. Et c'est vous qui vous dites révolutionnaires? Ce sera tout pour aujourd'hui. Au revoir, messieurs.

*Baudelaire se lève sans agressivité. Il semble même satisfait.*

BAUDELAIRE.- Un instant. (*Il va vers le mendiant. Il sort son porte-feuille*). Monsieur, vous êtes mon égal. Vous venez de récupérer votre dignité. Monsieur, faites-moi l'honneur de partager avec moi ma bourse. Maintenant, nous sommes égaux.

## XII. DANS LE TAUDIS-BORDEL

*Autour de la table du Café nous voyons Baudelaire avec ses amis. Une serveuse désinvolte s'occupe de remplir leurs verres.*

BANVILLE.- Remplis celui-ci.

MATHIEU.- Double quatre.

NADAR.- C'est toi qui vois double, oui.

MATHIEU.- Je ne suis pas encore saoul.

NADAR.- Mais tu n'en es pas loin.

MATHIEU, *presque saoul.*- Pas d'insulte, Monsieur Nadar. Vous, occupez-vous de vos caricatures. D'ailleurs, vous êtes plus ivre que moi. Et puis je vais vous dire: si on boit pour oublier, c'est un mauvais soulagement, c'est ce que vous dites toujours, n'est-ce-pas? C'est peut-être valable pour vous. Moi, le vin, ça m'excite l'imagination. (*Faisant référence à Baudelaire*). Comme au poète.

BAUDELAIRE.- Qui te l'a dit? Moi, je bois pour oublier le temps et le transformer en éternité. Je suis sûr que vous ne comprenez rien à ce que je dis.

NADAR.- Pas d'insulte.

BAUDELAIRE.- Quand on atteint le temps sans perturbation de l'esprit, le repos inaltéré, on devient semblable à...

MATHIEU.- A l'empereur lui-même, oui Monsieur.

BAUDELAIRE.- Espèce d'énergumène. On devient semblable... à Dieu.

NADAR.- A Dieu.

ASSELINEAU.- On continue la partie ou on abandonne? Encore Dieu. Tu es plus obsédé par Dieu que par le sexe.

NADAR.- Je commence. Six et quatre.

ASSELINEAU.- Quatre et cinq.

BAUDELAIRE.- Trois et six. J'abandonne.

ASSELINEAU.- Tu n'as plus un rond. Tu ne te concentres pas.

BAUDELAIRE.- Je paye cette tournée et je vous invite à deux de plus.

BANVILLE.- J'abandonne.

MATHIEU.- Ce que je dis c'est que moi, ça me donne de l'imagination. L'autre jour j'ai rencontré l'Empereur aux Tuileries. Je m'approche et je lui dis: «Majesté... vous devriez connaître nos réunions. Si vous vous intéressez vraiment aux arts et aux lettres, vous devez fonder une nouvelle académie, et laisser pourrir les royales associations absolutistes...» Je vois que ma conversation avec Napoléon ne vous intéresse pas...

ASSELINEAU.- Tu ne sais même pas avec qui tu as parlé. Moi je vous ai vus de près. C'était le Pape de Rome.

MATHIEU.- C'était Napoléon.

BAUDELAIRE.- Un autre Napoléon. Quelle honte! A bas les monarchies, les Papes et toutes vos démocraties de bourgeois commerçants.

NADAR.- L'iconoclaste! Attention à ce que tu dis sur Napoléon. C'est l'Empereur.

BAUDELAIRE.- C'est une merde de plus.

NADAR.- Tu te contredis. La semaine dernière tu faisais ses louanges. Tu l'imaginais comme un Pape militaire.

MATHIEU.- C'est comment un Pape militaire napoléonien? Un Pape avec un uniforme de hussard, l'épée au ceinturon et la tiare sur la casserole?

BAUDELAIRE.- La tiare dans les couilles. (*Il boit, visiblement emporté*). Et qui ne se contredit pas? La contradiction est un droit oublié par les hommes de la Révolution sur leurs listes des Droits de l'Homme. Les chiens ne se contredisent pas.

MATHIEU.- On joue ou on ne joue pas? On dirait une réunion de poètes pédérastes.

BANVILLE.- En effet, ça commence à dégénérer.

NADAR.- Sans Napoléon, si vous voulez. Mais aussi sans Papes militaires, et sans Dieu. Hein? Sans Dieu, je dis.

ASSELINEAU.- On se brouille pour des questions stupides.

MATHIEU, *se lève*.- Pas grave, Asselineau. Monsieur Baudelaire préfère un Pape militaire? Pas grave. Et bien, va pour le Pape militaire. Et c'est tout. Nadar et moi nous préférons un Napoléon de plus et un roi démocrate. Pas grave.

BANVILLE.- Non, Messieurs, ce n'est pas grave.

MATHIEU.- Peu importe ce que préfèrent des snobs hypocrites et amoraux comme nous. Savez-vous qui je ferais gouverner ce pays, moi? Le roi Cipot. Et comme reine? Savez-vous qui je mettrais comme reine de France? (*Pause. Il regarde une prostituée*). Loulou. Sa Majesté Loulou Première, consort de la dynastie des Cipots.

PROSTITUÉE, *lui fait un bras d'honneur*.- Allez cuver votre vin avec une autre. Beaucoup de royauté mais peu de bougeotte.

MATHIEU.- C'est vrai, comme lui (*faisant référence à Baudelaire*). Beaucoup de mystique et beaucoup de phrases. Mais ses vers ne sont pas inspirés par le Saint Esprit. Ils sont inspirés par l'opium et les putes de Pigalle.

NADAR.- Et Apollonie, quoi! Apollonie Sabatier, la nouvelle Vénus des banquiers de Paris.

BAUDELAIRE, *renverse son verre, irrité*.- Nadar, tu peux parler de Jeanne ou me faire cocu avec, puisque tu as déjà essayé. (*Nadar se lève, blessé et défiant*). Mais ne prononce jamais ce nom.

MATHIEU.- Mais quoi, tous les cercles de Paris le savent.

BAUDELAIRE.- Et bien vous, vous allez l'ignorer si vous tenez à mon amitié.

ASSELINEAU.- L'amitié d'abord. Point final.

MATHIEU.- Oui, Messieurs. Le poète ne veut pas que l'on prononce le nom de son Apollonie ou de sa Jeanne? Et bien on ne parle plus de son Apollonie... C'est clair? Pas grave. Pas grave du tout. (*Il parvient en titubant jusqu'à la serveuse*). Et pour revenir à nos réflexions de philosophes décadents, je dis que l'idéal c'est la bête. Laisser libre cours aux sens sans les entraves de l'esprit ou de la morale. Putain de réunion! (*Il essaie de caresser les seins de la serveuse*).

SERVEUSE, *le repoussant*.- Ça ne va pas?

BANVILLE.- C'est la nature.

MATHIEU.- Voilà, c'est la nature. Sans fantômes, ni brides, ni freins au cheval. Le cheval est l'exemple de l'homme.

NADAR.- Pour Charles c'est le chat.

BAUDELAIRE.- Le mouton, plutôt. Nous craignons...

ASSELINEAU.- Que craignons-nous?

BAUDELAIRE.- Deux choses: la liberté intérieure et la solitude. Nous avons besoin de bergers et de chiens de bergers pour nous regrouper en troupeaux car nous avons peur d'être seuls. Nous buvons car nous avons peur d'être seuls. (*Presque saoul*,

*il s'approche de la prostituée en titubant).* Toi, au moins, tu sais être seule. (*Il lui caresse les fesses*).

PROSTITUÉE, *lui hôtant la main*.- Mes services ont un prix, Monsieur Baudelaire.

BAUDELAIRE.- Mais comment cette grande pute connaît-elle mon nom?

ASSELINEAU.- Le monde est petit, mon cher Charles.

PROSTITUÉE.- Un peu de respect. La pute c'est la salope qui vous a pondu. Moi, je suis plus honnête que toutes vos mères et que toutes les petites putes de vos filles.

BAUDELAIRE.- Ça c'est bien dit. Madame, toutes mes excuses. Mais, comment cette pute connaît-elle mon nom?

PROSTITUÉE.- Votre nom est connu dans la profession. Et même vos vers. Ceux-ci sont pas de vous?

«Je reviendrai dans ton alcôve,  
avec les ombres de la nuit.  
Et je te donnerai, ma brune,  
des baisers froids comme la lune  
et des caresses de serpent».

Ils excitent et font peur. Mais ils ont de la force, ils ont..., comment dire... de la passion imaginative.

BAUDELAIRE.- De la passion imaginative! La sale pu...! Et en plus elle tombe juste!

ASSELINEAU.- Le monde est petit, mon cher Charles.

PROSTITUÉE.- Moi aussi j'ai des qualités pour vous inspirer, Monsieur le poète. Je ne me fais pas payer pour le travail de muse.

BAUDELAIRE.- Vous êtes en train d'y parvenir, ma douce...

PROSTITUÉE.- ... Daphné.

*Pause. Il se concentre. Il s'éloigne de quelques pas. Inspiré.*

BAUDELAIRE.- Daphné... Daphné...

Ma douce Daphné, l'espace est splendide,  
Sans mors, sans éperons, sans bride,  
Partons à cheval sur le vin  
Pour un ciel chimérique et divin.

*Il s'approprie la scène, titubant.*

Et, balancés, mollement sur l'aile  
Du tourbillon intelligent,  
Dans un délire parallèle  
Nous fuirons côte à côte

Sans repos et sans trêves  
Vers l'extase de nos rêves.

*Applaudissements somnolents de ses camarades à l'autre bout du Café. Ivre et somnolant aussi, Baudelaire continue son dialogue avec la prostituée. Une lumière lugubre les éclaire, tandis que le reste du local disparaît dans l'obscurité.*

BAUDELAIRE.- Allons à Cithère.

PROSTITUÉE.- A Cithère ou en enfer si vous payez d'abord.

BAUDELAIRE.- Je paierai double. Ta bestialité et ta tendresse le valent bien.

PROSTITUÉE.- Dans ce cas, allons au diable.

BAUDELAIRE.- Au diable, dis-tu? Oui, au diable. Nous l'invoquerons ensemble dans une prière de spasmes. Et il se présentera à nous dans toute sa splendeur. Cette nuit tu vas le voir en personne.

PROSTITUÉE.- Vous plaisantez?

BAUDELAIRE.- Absolument pas. Nous allons l'invoquer en toute foi.

PROSTITUÉE.- Vous me faites peur.

BAUDELAIRE.- Calme-toi. Le démon se trouve dans nos visions les plus profondes et les plus sereines.

*Baudelaire s'endort ivre dans les bras de la prostituée, qui peut à peine le tenir. Au milieu de l'obscurité totale, s'amorce une musique inquiétante.*

### XIII. LE SONGE DE SATAN

*Dans l'inquiétante musique surgissent lentement des voix solistes d'encapuchonnés, auxquels répond le chœur. A la quatrième invocation, un cierge pâle laisse voir leurs silhouettes.*

*Pendant les dernières strophes, on projette sur le fond la carte «The devil» du tarot de Waite. Le projecteur éclaire maintenant l'Officiant et une «Demoiselle» qui le précède -la prostituée du tableau antérieur-, couverte, de la tête aux pieds, d'un voile translucide qui laisse voir la blancheur de son corps. La demoiselle, indolente et sensuelle comme la Galathée de Moreau, porte dans sa main gauche une rose rouge, symbole de la passion, et dans la main droite un lis, symbole de la mortalité.*

OFFICIANT.- Oh, toi, Satan, le plus beau des anges, / Dieu trahi par le sort et privé de louanges.

CHOEUR.- O, Satan, prends pitié de notre longue misère.

OFFICIANT.- O Prince de l'exil, à qui l'on a fait tort,  
et qui, vaincu, toujours te redresses plus fort.

- CHOEUR.- O, Satan, prends pitié de notre longue misère.  
OFFICIANT.- Toi, qui sais tout, grand Roi des choses souterraines,  
Guérisseur familial des angoisses humaines.
- CHOEUR.- O, Satan, prends pitié de notre longue misère.  
OFFICIANT.- Toi qui, même aux lépreux, aux parias maudits  
Enseignes par l'amour le goût du paradis.
- CHOEUR.- O, Satan, prends pitié de notre longue misère.  
OFFICIANT.- O toi qui de la Mort, ta vieille et forte amante,  
Engendras l'Espérance, une folle charmante.
- CHOEUR.- O, Satan, prends pitié de notre longue misère.  
OFFICIANT.- Toi qui fais au proscrit ce regard calme et haut  
Qui damne tout un peuple autour d'un échafaud
- CHOEUR.- O, Satan, prends pitié de notre longue misère.  
OFFICIANT.- Toi qui sais en quels coins des terres envieuses  
Le Dieu jaloux cacha les pierres précieuses  
Toi dont la large main cache le précipice  
Au somnambule errant au bord des édifices.
- CHOEUR.- O, Satan, prends pitié de notre longue misère.  
OFFICIANT.- Toi qui, pour consoler l'homme frêle qui souffre,  
Nous appris à mêler le salpêtre et le soufre.
- CHOEUR.- O Satan, prends pitié de notre longue misère.  
OFFICIANT.- Toi qui mets dans les yeux et dans le coeur des filles  
Le culte de la plaie et l'amour des guenilles.
- CHOEUR.- O Satan, prends pitié de notre longue misère.  
OFFICIANT.- Bâton des exilés, lampe des inventeurs  
Confesseur des pendus et des conspirateurs.
- CHOEUR.- O, Satan, prends pitié de notre longue misère.  
OFFICIANT.- Père adoptif de ceux qu'en sa noire colère  
Du paradis terrestre a chassés Dieu le Père.
- CHOEUR.- O Satan, prends pitié de notre longue misère.

*Les figurants restent face à face sur les côtés de la scène. La demoiselle occupe le centre. Le rideau du Livre s'ouvre et découvre l'image lumineuse et mutilée de Lucifer, tenant le globe terrestre dans sa main droite et un sceptre dans la gauche.*

*Avec l'encensoir, l'Officiant commence la cérémonie du cercle magique, autour de la demoiselle. Ensuite il encense le Livre. Un figurant lui retire l'encensoir. Après une révérence, les bras levés en attitude suppliante, il récite la prière:*

OFFICIANT.- Gloire et louange à Toi, Satan, dans les hauteurs / Du Ciel, où tu régnes, et dans les profondeurs / de l'Enfer où, vaincu, tu rêves en silence! Fais que mon âme un jour, sous l'Arbre de la Science/ Près de toi se repose, à l'heure où sur ton front / Comme un Temple nouveau ses rameaux s'épandront.

*Soudain un assourdissant ouragan éteint les lumières. Les figurants ôtent leurs capuches et laissent voir leurs masques de démons ou de fauves mythologiques, qui brillent dans l'obscurité. Leurs mains sont des sabots, des griffes, des serres qui apparaissent sous leurs longs vêtements. Étrange danse. Projections d'attributs magiques, d'animaux chimériques, de symboles diaboliques. Ambiance de grande confusion. Dans le bruit s'impose progressivement la «Chevauchée des Walkyries». Coup de timbale. Baudelaire apparaît, frénétique et convulsif (ou un acteur-caricature de Baudelaire, vieilli). Les figurants tombent par terre comme des corps ivres morts: grouillement de mains, de pieds et de têtes, qui ne se relèveront pas complètement, comme un monstre multiforme, au rythme scénique. Coup de timbale. La demoiselle, nue à présent, se montre sur un des côtés. Coup de timbale. Sur l'autre, un acteur figure un Ecce Homo.*

BAUDELAIRE.- Laissez-moi, je cherche la Nuit avec son néant noir.

OFFICIANT.- Tu cherches la fuite inutilement. L'Infini te guette par toutes les fenêtres.

BAUDELAIRE.- Plonger dans le vide est mon désir. Ciel ou enfer, qu'importe.

OFFICIANT.- Inutile de fuir, serviteur de Jésus.

*Coup de timbale, tandis qu'une lumière jaune baigne la demoiselle nue.*

OFFICIANT.- Serviteur de Jésus, ou courtisan de Cythère  
tu ne pourras pas échapper au tremblement du Mystère.

*Les Voix pourraient intervenir à nouveau. Baudelaire souffre une série de convulsions qui le tordent et le collent au sol d'un seul coup. Un essaim de mains se tendent vers lui. Les projecteurs changent de tonalité: du rouge au vert et au rose pour la demoiselle; du rouge au bleu et au noir pour le Christ. Celui-ci s'estompera jusqu'à sa totale disparition. Sous la lumière rose, la demoiselle fixe les yeux sur Baudelaire, lui tend la coupe d'un geste insinuant. La **Chevauchée des Walkyries** touche à ses dernières mesures. Baudelaire ne répond pas aux insinuations de la demoiselle.*

*Alternance des visions du Christ et de la demoiselle avec des musiques changeantes: chevauchée pour le Christ, musique sacrée pour la demoiselle. Coup de timbale.*

*La lumière normale regagne peu à peu la scène. Baudelaire apparaît dans les bras de Jeanne, dans la même position où il était resté dans les bras de la prostituée avant l'hallucination satanique.*

#### XIV. JEANNE OU L'IMPOSSIBLE RUPTURE

*Retour à la réalité dans la chambre du poète.*

BAUDELAIRE, *comme s'éveillant*.- C'était un terrible cauchemar.

JEANNE.- C'était une terrible cuite.

BAUDELAIRE.- J'en tremble encore. Et même dans ces conditions tu ne cesses de me tourmenter.

JEANNE.- C'est toi qui ne cesses de me tourmenter. Et pas seulement avec tes terreurs sataniques et tes râles. Quand tu es bien réveillé et bien frais tu me frappes et tu me maltraites aussi. Au début j'étais la reine, tu me présentais dans toutes tes réunions, tu m'écrivais des poèmes, tu m'invitais à poser pour que je t'inspire... Comme tu as changé!

BAUDELAIRE.- Il n'y a pas que toi qui le dit.

JEANNE.- Qui d'autre?

BAUDELAIRE.- Mes amis. Tu es un volcan en ébullition.

JEANNE.- C'est pour ça que tu me gardes?

BAUDELAIRE.- Pour quelle autre raison, sinon? Pour tes cris de folle ou pour tes poses d'actrice de troisième rang?

JEANNE.- Avant de te connaître j'étais une actrice appréciée.

BAUDELAIRE.- Oui, bien sûr. J'aurais dû faire agir mes contacts pour te caser à la Comédie Française. Ou à l'Opéra. Quoique pour ce que l'on y voit, ce ne serait pas si mal de t'engager.

JEANNE.- Tu es injuste.

BAUDELAIRE.- Injuste. Mais qu'est-ce que j'ai bien pu faire pour t'avoir sur le dos? Ou tu te régénères, ou...

JEANNE.- Tu peux parler de régénération, toi.

BAUDELAIRE.- Moi, imbécile. Cela t'étonne? Je n'ai pas encore perdu ma lucidité.

JEANNE.- D'accord, régénérons-nous ensemble. Tu veux que je travaille? Tu veux que je sois modèle?

BAUDELAIRE, *blessé et ironique*.-Oui, bien sûr. Bon modèle pour Nadar. Tu as tout pour poser allongée. Je te le répète, Jeanne: ou tu te régénères, ou tout est fini entre nous. Je vois que tu ne me crois pas, que je te l'ai dit beaucoup de fois sans jamais oser accomplir ma décision. Parle, dis quelque chose.

JEANNE.- Approche-toi.

BAUDELAIRE.- Laisse-moi tranquille. Que veux-tu maintenant? Toujours la même chose, bien sûr. Pourquoi les hommes de génie devons-nous supporter des femmes légères?

JEANNE.- Je suis malade.

BAUDELAIRE.-Tu me casses les oreilles avec cette chanson. Justement. Tu as pensé à ce que me coûtent tes maladies? Ta dernière paralysie, par exemple. Moi aussi, je suis malade. Et vieilli. Regarde mon front qui se dégarnit. Regarde mes rides, regarde ma décrépitude et mes nerfs usés. Combien de temps cela va-t-il durer? Fini l'alcool, l'opium et toutes les saletés qui affaiblissent la volonté.

JEANNE.- Quitte-moi si tu veux.

BAUDELAIRE.- C'est ce que je vais faire une bonne fois pour toutes.

JEANNE.- Salaud!

BAUDELAIRE, *la secoue, en colère et la jette à terre*.- Tout, mais pas tes insultes. Pas une de plus. Cela suffit largement avec tes maux de ventre, tes rhumatismes, tes paralysies et ton vieillissement. Et ta paresse. Tu passes tes journées au lit à cuver ton vin. Jolie entretenue! Ramasse tes chiffons et...

JEANNE.- C'est toi qui t'en vas.

BAUDELAIRE.- De chez moi? Ah, non, s'il te plaît. C'est toi qui vas partir. Et tout de suite.

JEANNE.- Ne fais pas cela, mon amour.

BAUDELAIRE.- Mon amour! Ne blasphème pas. N'applique pas ce mot à nos sentiments. Que ressentons-nous l'un envers l'autre? Je suis incapable de l'imaginer.

*Le poète la regarde, mi-irrité, mi-compassant. Jeanne le contemple avec un regard de chien blessé.*

BAUDELAIRE.- Qu'exprime ton regard? Quel message émet ta chair endormie?

*Dans un élan il lui arrache son chemisier. Il essaie de partir. Tentative inutile. Il ne peut résister à l'appel de son corps doré.*

BAUDELAIRE.- Jeanne Duval, mademoiselle Lemer... Combien de noms as-tu employée pour tromper tes prêteurs et tes amants? Qu'est-ce qui m'attache à toi? Peut-être le dialogue impossible compensé par ton corps ouvert? Ou es-tu mon double? L'absence d'esprit, l'acte et la présence des corps prostitués dans l'amour qui se sublime dans la tendresse et dans l'animalité. En fin de compte, l'amour se consume dans les organes excrémentiels. Le ciel et la merde.

JEANNE.- Charles...

BAUDELAIRE.- Ne parle pas maintenant. Reste muette à jamais.

*Obscurité sur un bestial concert de soupirs et de cris spasmodiques qui s'interrompent soudain à leur sommet.*

## XV. L'OBSESSION DU TEMPS

*Dans l'obscurité nous apercevons les pupilles brillantes du chat. La lumière nous montre maintenant le poète dans un coin de la scène, appuyé au dos d'une chaise. Une grande lassitude se reflète sur son visage. Lenteur et silence rythmés par le persistant, mais encore faible, tic-tac de l'horloge. Le poète a des nausées, il essaie de vomir sans y parvenir. Nous ne pouvons nous empêcher, face à ces effets psycho-végétatifs, face à ce vérisme surréel, d'être mal à l'aise dans nos propres entrailles.*

*Multiplié par des pendules, le tic-tac augmente en un grand crescendo. Le poète se lève. Promenade inquiète dans la salle. A son passage, la lumière dévoile, impudique, des chronomètres très divers. Et une fillette, un jeune homme et un vieillard, immobiles comme des statues. Et plusieurs objets: un drap, une robe de mariée d'un blanc jauni, des roses; le vol d'un corbeau, de plusieurs corbeaux...*

*Le poète est accablé. Il se réfugie dans un coin. Quand la lumière revient sur son visage nous découvrons une très grande fatigue dans ses yeux lassés. Les pendules mettent fin à leur obsessif martellement de cauchemar. Le poète pousse un profond soupir d'anxiété. Il boit. Il se lève. Il boit à nouveau. Il respire l'air de la nuit. Pause. Il se remet. Le regard perdu, sans cillements, il écoute sa propre voix fatiguée.*

BAUDELAIRE.- Continuer de vivre? Non. Mourir non plus. Rien que sommeil et léthargie. Et ne rien savoir, ne rien sentir, ne rien prétendre. Dormir, rien que dormir, dans un sommeil aussi doux que la Mort. Voilà, chers lecteurs, en ce moment précis, mon seul et unique désir. Désir infâme et pervers, je l'avoue. Mais sincère.

*Découpées dans l'espace, les ombres des corbeaux passent sur les nausées et sur la lassitude du poète. Il s'allonge paralysé. La lumière, faible, se déplace le laissant dans l'obscurité. Le rythme des pendules s'amorce.*

BAUDELAIRE (*en off*).- Chaque instant te dévore un morceau du délice / Trois mille six cents fois par heure, la Seconde/ chuchote **souviens-toi** / A son tour, **Maintenant** dit: **je suis autrefois**.

Souviens-toi que le temps est un joueur avide/ qui gagne sans tricher à tout coup! c'est la loi. / Le jour décroît; la nuit augmente; *souviens-toi!* / Le gouffre a toujours soif; la clepsydre se vide. / Ennemi funeste et toujours prêt, / voleur de délices et de promesses/ assassin de l'Art et de la Vie,/ le Temps suce le sang et nous dévore.

*La lumière éclaire les figures en statues du jeune homme, du vieillard, de la fillette et le chat. Elle revient sur le Poète. Celui-ci se lève énergiquement. Il crie.*

BAUDELAIRE.- Il faut être toujours ivre. Tout est là. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du Temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve. De vin, de poésie ou de vertu. Demandez à l'horloge, au vent, à la vague, à l'oiseau et à l'étoile pèlerine; à tout ce qui fuit, à tout ce qui gémit, à tout ce qui chante, demandez quelle heure il est. Et ils répondront tous en chœur: c'est l'heure de s'enivrer sans cesse: de vin, de poésie ou de vertu. A votre guise.

*Silence. Sur le côté gauche apparaît un marin titubant avec une lanterne à la main. Il semble chercher quelque chose ou inspecter la zone. Il passe là où étaient les figures, les objets, les pendules. Il n'y a rien, tout s'est envolé sauf le chat. Finalement, il arrive au poète. La lumière défile sur son visage. Le Poète a les yeux ouverts, exorbités, sans cillements.*

LE MARIN, *par à-coups*.- Le poète dort ou veille? Le poète de l'albatros. (*Il lâche un éclat de rire*). L'art est un lourd fardeau, poète.

*Le marin pose la lumière près du poète. Il s'éloigne en traversant la scène et en murmurant des paroles comme «albatros, dort»... Pendant ce temps, le poète, avec une évidente fatigue, cherche la lanterne, la tire vers lui. On commence à entendre, faiblement, le tic-tac de l'horloge.*

BAUDELAIRE.- Laisse-moi tranquille, mon frère.

*D'un faible souffle, qui prolonge doucement le vent marin, il éteint, exténué, la lumière.*

## XVI. APOLLONIE

*Baudelaire devant sa glace. Le dandy soigne tous les détails. Un bouquet de roses sur le buffet. Le poète se regarde scrupuleusement dans le miroir, comme s'il s'y cherchait lui-même. «Le dandy doit toujours vivre face au miroir. Question d'hygiène» nous a-t-il dit. Mais ce n'est pas le moment de faire des réflexions de ce genre car on frappe à la porte. Nouvelles retouches à la coiffure: les gestes nerveux du poète trahissent une inquiétude intérieure. Il va ouvrir. C'est Apollonie, son Apollonie Sabatier. Il la reçoit avec une révérence dépouillée d'affectation. Apollonie, environ trente-cinq ans, est fraîche et rayonnante. Sous son sourire de satisfaction nous devinons une trace de mélancolie refoulée, on dirait même un peu de pudeur. Comment est-ce possible chez elle, chez Apollonie Sabatier, l'entretenu la plus cotée du grand monde de Paris? Et nous nous demandons si tout ceci n'est pas le résultat d'une illusion ou de la longue attente de la maîtresse.*

BAUDELAIRE.- Ma chère Apollonie, entrez dans l'humble demeure de cet humble griffonneur de feuillets.

APOLLONIE.- Mon très cher Charles Baudelaire, tant de modestie ne sied pas au plus grand poète français de ce siècle de prophètes affamés et de romanciers de la réalité.

BAUDELAIRE.- Chère Apollonie, vous êtes une âme généreuse. Je ne voudrais pas penser que vos éloges sont dictés par la gratitude inspirée peut-être par les poèmes que ma plume vous a dédiés.

APOLLONIE.- Vous pouvez être sûr qu'il n'en est pas ainsi.

BAUDELAIRE.- Dans ce cas je vous en remercie et je les accepte tout comme votre visite.

*Pause pleine d'un silence qui commence à nous sembler tendu.*

APOLLONIE.- Bien, enfin face à face.

BAUDELAIRE.- Seuls.

APOLLONIE.- Oui, c'est cela, seuls, en tête à tête.

*Un temps.*

BAUDELAIRE.- Pardonnez-moi, je ne vous ai même pas invitée à vous asseoir.

APOLLONIE.- Je viens juste d'entrer.

BAUDELAIRE.- Vous me permettez?

*Il l'aide à retirer son manteau. Il prend son chapeau. Il pose tout sur le portemanteau de l'entrée.*

APOLLONIE.- Merci.

BAUDELAIRE.- Mettez-vous à l'aise. Je peux vous offrir quelque chose?

APOLLONIE.- Tu peux aussi me tutoyer. Tu le fais dans tes poèmes et pas de vive voix? Partageons ce verre.

*Baudelaire prépare deux vins.*

BAUDELAIRE, *lui tendant son verre*.-Dites-moi..., dis-moi s'il est de ton goût.

APOLLONIE.- Nous n'allons pas trinquer d'abord?

BAUDELAIRE.- Exprime donc tes vœux.

APOLLONIE.- Je ne boirai pas à ton succès car il est bien assuré. -Je bois à notre amour, à cette affection, dès la première rencontre, que je souhaite rendre éternelle.

BAUDELAIRE.- Déjà éternelle alors que nous avons à peine échangé trois phrases de politesse?

APOLLONIE, *dans un rire franc et confiant*.- Mon cher, ne pose pas de questions maintenant et exprime tes vœux.

BAUDELAIRE, *avec un sourire moins sûr de lui*.- A la très chère et belle, à la très bonne Apollonie.

*Ils boivent.*

APOLLONIE.- Tu parles toujours en vers? Ton toast je le connaissais par coeur. Tu l'as utilisé pour me dédier un bel exemplaire de ton livre «Les Fleurs du Mal».

BAUDELAIRE.- Il date d'avant. Je l'ai souvent fait tout seul. Même lorsque j'embrassais d'autres lèvres, je fermais les yeux, pour imaginer de toutes mes forces que c'étaient les tiennes.

APOLLONIE.- Maintenant tu peux le faire sans torturer l'imagination.

*Elle s'approche et lui offre ses lèvres. Ils s'embrassent. Apollonie le mène au divan.*

APOLLONIE.-«A la très belle...» Je le connais par coeur. C'était ton premier poème anonyme.  
*(Elle récite en y mettant beaucoup de sentiment.)*

«Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire,  
à la très belle et chère  
dont le divin regard t'a soudain refléuri?»

BAUDELAIRE.- «Parfois elle parle et dit:

APOLLONIE.- Je suis Belle et j'ordonne / Que pour l'amour de moi vous n'aimiez que le Beau. /  
Je suis l'Ange gardien, ta muse, ta madonne».

BAUDELAIRE, *flatté*.- Bravo! *(Pause)*. Ma muse et ma madonne.

APOLLONIE.- Et tout ce que tu voudras que je sois pour toi.

*Apollonie lâche ses cheveux et ouvre son chemisier.*

APOLLONIE.- Je t'appartiens de la tête aux pieds.

BAUDELAIRE.- C'est de l'amour sincère?

APOLLONIE.- Passionné.

BAUDELAIRE.- Une passion subite et soudaine.

APOLLONIE.- Comment soudaine? Cela fait déjà quatre ans, Monsieur le poète, que je reçois vos vers et vos lettres anonymes. Quelle femme peut résister à un si grand assaut sans s'émouvoir? Je te jure, sur ce qu'il y a de plus sacré, que j'ai été troublée dès le premier poème anonyme. Peu à peu, le trouble s'est transformé en fureur de...

BAUDELAIRE.- De l'inconnu. Tu es tombée amoureuse d'une illusion, d'une ombre.

APOLLONIE.- Non, tu étais vivant en moi. Le mystère a accentué ta présence ignorée, plus forte que la voix de l'argent et des réclames sociales de tous ceux qui m'ont entretenue pour jouir de mon corps: le corps de la plus belle, ou de celle qu'ils ont considérée la plus belle de Paris. J'ai eu la sensation d'être un oiseau de proie, un trophée de vanités. J'aurais tout donné pour une passion sincère. Pour la tienne, forgée par une si longue attente.

BAUDELAIRE.- Mais moi je n'étais qu'une voix muette, des phrases dépourvues de sons, des griffonnages jetés sur le papier.

APOLLONIE.- Non, ta voix était cri, poignard aigu qui me pénétrait la poitrine et le bas ventre.

BAUDELAIRE.- Des phrases muettes, ma chère Apollonie, rien de plus.

APOLLONIE, *mécontente*.- Non, mille fois non. Sous le voile de ta poésie, je voyais ton âme transfigurée. Pour une femme, les phrases de compliment et d'hommage lui font récupérer sa dignité, enflamment ses sentiments et la font céder.

BAUDELAIRE.- Mais tout cela, tu le connaissais d'expérience. Tu as été la maîtresse de Moselmann, le plus grand banquier de Paris. Tu as été le modèle de Clesinger et de beaucoup d'autres artistes. J'ai toujours pensé que je visais l'inaccessible.

APOLLONIE.- Comment veux-tu que je te l'explique? C'étaient des offres intéressées. Nous les acceptons par manque d'expérience, à cause de leur faux éclat et, parfois, par vengeance. (*Pause.*) Je commence à me sentir un peu confuse. Sincèrement, je ne sais pas si tu te défends de moi ou de toi-même, ou si tu me mets à l'épreuve. Dis-moi clairement où tu veux en venir.

BAUDELAIRE.- Il est bien possible que nos sentiments n'aillent pas à l'unisson, et que nos coeurs ne battent pas au même rythme. C'est peut-être une question de temps.

APOLLONIE.- Plus de temps encore? Cela ne suffit pas déjà quatre ans d'attente?

BAUDELAIRE.- Peut-être pas pour l'amour qui transforme une vie et brise les schémas et les préjugés d'une âme malade.

APOLLONIE.- Je dois attendre toujours? Mais, dis-moi ce que j'ai représenté dans ta vie jusqu'à maintenant. J'ai le droit de le savoir, tu ne crois pas? (*blesée*) «Muse et Madonne, la plus belle, la plus tendre».

BAUDELAIRE.- Muse de l'Idéal, portée aux nues; Vénus de la fange que, comme des chiennes lascives, l'être supérieur dresse à coups de fouet et de verge.

APOLLONIE.- C'est cela? Pourquoi ne me frappes-tu pas aussi, pour que la passion te bouleverse jusqu'à l'extase ou le spasme? Moi aussi, je suis comme les autres, une imbécile. Commence. Où caches-tu ton fouet?

BAUDELAIRE.- C'est impossible avec toi. Je t'ai faite différente, je t'ai aimée de façon si sublime que, maintenant que je te vois, j'ai l'impression d'avoir aimé une incarnation idéale de la Beauté. Un idéal de mon esprit, pas un corps corrompu et ouvert.

APOLLONIE.- Mais alors comment dois-je interpréter tes derniers transports? Un instant, ton Livre est par là. (*Elle le prend dans ses mains. Elle cherche un poème et s'apprête à lire*). C'est ici. «A celle qui est trop gaie». Tu l'as écrit en parcourant mon corps de haut en bas dans tes fièvres. Écoute:

«Ainsi je voudrais, une nuit, / meurtrir ton sein pardonné / Et faire à ton flanc étonné / Une blessure large et creuse, / et à travers ces lèvres nouvelles / plus éclatantes et plus belles / t'infuser mon venin, ma soeur»

*(Ironique)* Pur idéal tout cela?

*Elle pose le livre et commence à s'apprêter dans l'intention de partir.*

BAUDELAIRE.- Les juges ont traité ce poème d'obscène et sanguinaire. Ils ne l'ont pas compris.

APOLLONIE.- Moi, non plus, je n'ai pas dû le comprendre. En tout cas, je suis flattée que tout le monde sache à partir de maintenant que c'est moi qui te l'ai inspiré. Sincèrement.

BAUDELAIRE.- Tu t'en vas déjà?

APOLLONIE.- Tu pourrais me retenir. Je ne demande pas mieux, mais tu es sourd et aveugle.

BAUDELAIRE.- Finissons d'abord nos verres.

*Il se lève et lui tend le sien.*

APOLLONIE.- Bien sûr.

*Ils boivent. Baudelaire pose son verre et prend Apollonie dans ses bras. Long baiser. Il commence à lui parcourir le corps de ses mains. Il semble excité. Apollonie est froide, mais elle se laisse faire. Le poète s'éloigne.*

BAUDELAIRE, *plus calme*.- Tu peux rester. *(Apollonie, qui allait partir, s'arrête, de dos. Le poète se rétracte, irrité).* Va-t'en!

APOLLONIE, *décidée, se retournant sur le seuil*.- Tu sais où me trouver. Je t'attends si tu veux remplacer tes lettres par des visites à ta muse.

BAUDELAIRE.- A n'importe quelle heure?

APOLLONIE.- De deux heures à trois heures de l'après-midi.

BAUDELAIRE.- Au revoir, ma chère.

*Apollonie se retourne. Tout d'un coup, elle tourne les yeux vers le poète. Pause. Elle part enfin, décidée et déçue.*

## XVII. CONFITEOR DE L'ARTISTE

*Le silence est audible. La lumière, légèrement changeante, nous inonde de bleu. Au fond, des silhouettes traversent lentement la scène. Bruit de la mer calme accompagné d'une faible musique qui s'agite à la fin du tableau, avec les vagues croissantes, pendant qu'un oeil s'agrandit continuellement sur la toile de fond.*

VOIX DE BAUDELAIRE.- Que les fins de journées d'automne sont pénétrantes! Ah! pénétrantes jusqu'à la douleur! Car il n'est pas de pointe plus acérée que celle de l'Infini. Grand

délice que celui de noyer son regard dans l'immensité du ciel et de la mer! Solitude, silence, incomparable chasteté de l'azur! Une petite voile frissonnante à l'horizon, et qui par sa petitesse et son isolement imite mon existence irrémédiable, mélodie monotone de la houle, toutes ces choses pensent par moi et je pense par elles (car dans la grandeur de la rêverie, le *moi* se perd vite!).

Toutefois, ces pensées, qu'elles sortent de moi ou s'élancent des choses, deviennent bientôt trop intenses. L'énergie dans la volupté crée un malaise et une souffrance positive. Mes nerfs trop tendus ne donnent plus que des vibrations criardes et douloureuses. Et maintenant l'insensibilité de la mer, l'immutabilité du spectacle, me révoltent... Ah! faut-il éternellement souffrir, ou fuir éternellement le beau? Nature, enchanteresse sans pitié, rivale toujours victorieuse, laisse-moi! Ne me fais pas crier de frayeur avant d'être vaincu.

## XVIII. LA VISITE DE LA MÈRE

*Sommeil troublé du poète. Caroline, la mère, entre. Elle lui baise le front. Baudelaire semble très vieilli.*

CAROLINE.- Charles, mon chéri.

BAUDELAIRE, *encore à moitié endormi*.- Maman, maman...

CAROLINE.- Mon cher Charles, je suis là, je suis venue te réveiller...

BAUDELAIRE.- Tu as tenu ta promesse.

CAROLINE.- C'est toi qui me l'as demandé. Cela me rappelle...

BAUDELAIRE, *pour interrompre un discours qui le dérange*.- Encore les souvenirs... Quand les souvenirs vont-ils nous laisser tranquilles? (*Pause*.) Merci, maman. Mais tu peux cesser de venir me réveiller. Il te faut traverser la moitié de Paris...

CAROLINE.- C'est une promenade rafraîchissante.

BAUDELAIRE.- Et de te parer, de te maquiller. (*Admiratif*) Tu es encore si belle! A soixante ans tu es toujours une grande dame.

CAROLINE.- Le temps passe pour tout le monde. Mais je vais lutter contre lui si cela m'aide à garder ton amour et si nous parvenons à nous comprendre.

*Elle l'embrasse.*

BAUDELAIRE.- Nous y parviendrons. Je veux régénérer ma vie. Je te l'ai écrit plusieurs fois dans mes lettres. Je crois que j'en suis capable.

CAROLINE.- Bien sûr. Un petit effort et tu verras.

BAUDELAIRE, *soudain brusque*.- Tu ne me crois pas. Tu ne dis cela que pour encourager

mes bonnes intentions. Tu prétends que la brebis galeuse rejoigne le troupeau.  
Trop tard.

CAROLINE.- Non, mon fils. Je t'aime comme tu es, avec tes rechutes et tes projets de régénération.

BAUDELAIRE.- Tes «je te crois» de chatte frôleuse, tu peux te les garder. (*Plus calme*). Excuse-moi. Je sais que je t'ai déçue. Mon frère, en revanche, (*parlant comme la mère*) «rien ne lui manque: notaire à Fontainebleau, diplomate, conseiller politique... Un vrai triomphateur». Moi, au contraire...

CAROLINE.- Chacun son chemin.

BAUDELAIRE.- Ne me coupe pas la parole avec tes phrases sempiternelles. (*Parlant à nouveau par la bouche de la mère*). «Il a travaillé et la société l'a récompensé comme il le mérite. Charles? Ma foi, Charles c'est autre chose. Ils ne se ressemblent pas du tout. Charles est écrivain. Et ce n'est pas que je veuille vous faire approuver ce qu'il publie, moi-même ne l'approuve pas complètement. Mais il a du génie et de l'imagination. Et ce n'est pas moi qui le dis. Ce sont les meilleurs critiques et poètes. Victor Hugo, sans aller plus loin, qui fait très attention à ce qu'il dit...»

*Pause. Baudelaire, la main sur le front, semble ne penser à rien.*

CAROLINE.- En effet, c'est ainsi que je parle de toi.

BAUDELAIRE.- Tu es hypocrite et lâche. Pourquoi ne dis tu pas à tes distingués amis ce que tu penses vraiment? (*Il poursuit le discours maternel qu'il sait parfaitement impossible*). «Un écrivain ai-je dit? Un critique d'art? Non. Mon fils est un poète. Oui, voilà, un poète. Le plus grand poète que la France ait eu ou puisse avoir. Quand vous serez tous ensevelis dans l'oubli, on se souviendra de moi pendant des siècles comme de la mère du poète Charles Baudelaire; celui qui a su célébrer les plaisirs des paradis perdus et boire jusqu'à la lie dans les nuits de Paris... Quand vous aurez rendu l'âme, mon fils Charles sera vénéré dans les siècles des siècles».

CAROLINE, *reprenant, exaltée, son faux discours*.- «Et Paris lui dédiera des rues et des places, des statues et des monolithes, et on lui fera des éditions illustrées par les meilleurs peintres...».

BAUDELAIRE, *impératif et euphorique*.- Continue, continue, ne t'arrête pas.

CAROLINE.- «Et la France hypocrite, chauvine jusqu'à la nausée...»

BAUDELAIRE.- «Toujours ivre de défilés militaires, de nostalgiques révolutions bourgeoises». A toi.

CAROLINE.- «Stupide pays de médiocres aux prétentions de grandeur éternelle, de narcissistes et d'antisémites».

BAUDELAIRE.- «Et d'antiwagnériens», n'oublie pas la touche finale.

CAROLINE.- Tu as absolument raison, mon fils.

BAUDELAIRE.- Tais-toi, ne brise pas mon exaltation: «Quand vous tous, avec vos costumes de soirée, et vos femmes, engoncées dans leurs fourrures et noyées dans leurs fétides parfums, ne serez que poussière, sans tombe ni souvenir, mon fils Charles, l'auteur des «Fleurs du Mal», brillera comme la plus fulgurante des étoiles dans l'éternelle nuit de la poésie. Et moi, la mère sacrifiée et vilipendée, je serai évoquée dans son souvenir oedipien. Et même mon mari et son beau-père, le général Aupick, exemplaire et vaniteux, modèle d'austérité militaire, ne sera cité que pour ce que vous considérez aujourd'hui comme un déshonneur: son lien de parenté avec le poète Charles, mon fils.»

*La mère est effondrée, au bord des larmes. Il ne pouvait en être autrement. Baudelaire fait une pause, sans intention de calmer son exaltation, et sans que le bref silence éteigne la flamme d'animosité, de fiel et de bile qui l'envahit. Caroline essaie de le calmer.*

CAROLINE.- C'est bien possible.

BAUDELAIRE.- Possible! Tu as encore interprété la scène sans en croire un mot.

CAROLINE.- Excuse-moi, Charles. Parfois je ne sais plus si c'est un jeu sincère ou un exercice de provocation. J'en suis moi-même arrivée à...

BAUDELAIRE.- Qu'est-ce-que tu appelles provoquer? Dans ton monde, celui qui ne bête pas ou ne flatte pas est un provocateur.

CAROLINE.- Tu n'as pas bien dormi cette nuit. Je t'ai trouvé tout en émoi. As-tu pris les calmants que je t'ai apportés?

BAUDELAIRE.- Tu changes encore de sujet avec tes questions. Cette fois je n'ai pas touché à l'opium. Oui, j'ai pris tes calmants. Mais j'ai eu un cauchemar sanglant et libérateur. *(Pause)* J'ai revécu les barricades de 1848.

CAROLINE.- Encore cette obsession, après quinze ans? A cette époque j'avais peur de te perdre, tu le sais.

BAUDELAIRE.- Tu avais davantage peur de perdre ton nom. Ton camp n'était pas le mien.

CAROLINE.- Cela m'inquiétait moins, je peux te l'assurer. Mais arrête de reproduire...

BAUDELAIRE.- Ne m'interromps pas. *(Son exaltation s'accroît au long de son récit)*. L'odeur du salpêtre et du sang m'enivraient. Un coup de fusil m'a blessé à l'épaule. Et je criais enfiévré contagié par la folie du peuple et de la bourgeoisie. Mille yeux se sont fixés sur mon cri. J'éprouvais un plaisir immense, le plaisir naturel de la destruction. Le crime me semblait un acte d'amour. Je continuais de crier, exalté, et ma voix de rage débridée s'imposait sur les hurlements de la peur et de la vengeance. «A bas Louis Philippe, à bas l'État Monarchique». Les blessures me donnaient de nouvelles forces. Soudain j'aperçus, derrière la garde

royale, un personnage enrubané comme pour une réception d'ambassadeurs. Digne, hautain et dressé. C'était mon beau-père, ton mari! Le général Aupick. Et j'ai changé mes cris. «Droits sur lui! Mort au général Aupick! Révolutionnaires, assez de morts innocentes. Tuons les vrais coupables. Feu contre le général Aupick. Révolutionnaires, feu!» Et je déchargeais contre lui tous les projectiles de mon fusil et de ma haine accumulés dès l'enfance. Tu étais là, penchée, baisant toutes ses blessures. Quand tu m'as réveillé avec un baiser, ton mari mourait à mes pieds dans tes bras. C'était une mort imposante, stoïque, digne du plus patriote de nos soldats. Ma page révolutionnaire était définitivement écrite.

CAROLINE, *effondrée*.-Je ne savais pas que tu le haïssais à ce point, mon cher Charles.

BAUDELAIRE.- Dis plutôt «mon cher monstre sans entrailles». C'était un cauchemar.

CAROLINE, *qui s'apprête à partir*.-Si cela t'a soulagé de me le raconter... Il faut que je parte. (*Pause*) Charles!

BAUDELAIRE.- Oui!

CAROLINE.- Tu as pensé à retourner en Normandie? Là-bas, sur la colline de Honfleur, il y a la maison avec vue sur la baie et sur la mer d'Angleterre. L'air y est pur, l'ambiance silencieuse.

BAUDELAIRE.- J'y retournerai peut-être bientôt. Pour l'instant, tu sais que j'ai prévu un voyage en Belgique pour que mon génie soit reconnu loin de ce Paris de marchands. Récitals, conférences..., la gloire, enfin. Je pars pour Bruxelles la semaine prochaine.

CAROLINE.- Je t'attendrai dans la petite maison de Honfleur. Le général l'a fait construire pour nous. Nous pourrions être seuls.

*Elle s'approche de Charles et l'embrasse sur la joue. Il se laisse faire. Il semble calmé. La mère fait quelques pas vers la sortie. Elle se retourne.*

CAROLINE.- Le général Aupick a toujours pris soin de toi comme un vrai père, tu peux en être sûr.

BAUDELAIRE.- Mon vrai père ne hante pas mes cauchemars. Il m'apparaît parmi des muses et des fleuves d'encens, les mains pleines de bénédictions et d'indulgences, aux sons de mille orgues et de trompettes d'Apocalypse.

CAROLINE, *pour elle*.- Le défroqué! (*A Baudelaire*.) Tu ne peux pas te souvenir de lui. Quand il est mort, tu étais si jeune encore.

BAUDELAIRE.- Tu t'es occupée d'effacer ses traces, essayant ainsi d'effacer son souvenir. Pourquoi as-tu vendu aux enchères ses tableaux et ses papiers? Ce n'était peut-être pas un très bon peintre mais ses toiles auraient eu pour moi une valeur incalculable. Va-t'en!

CAROLINE.- A demain.

*Elle part.*

BAUDELAIRE, *tout seul, vers la porte.*-N'oublie pas de venir, maman. Je te raconterai des rêves plus agréables.

## XIX. LE DRAPEAU DE L'ANGOISSE

*Le poète est fatigué; il semble envahi par une profonde et persistante préoccupation. Dans l'ambiance, la lumière est pesante, dense, comme la lourdeur qui précède l'orage, légèrement changeante.*

*Semblant se détacher des ombres, insensiblement, surgit une figure de femme-chauve-souris, avec le visage de Jeanne sillonné de rides, qui débute une danse maladroite, se heurtant contre les murs. L'air devient toile d'araignée, et l'espace prison. La silhouette du poète, sa radiographie, apparaît lentement. Le cerveau s'agrandit attrapé dans la toile grouillante d'innombrables araignées.*

*Le vent augmente, bientôt accompagné au loin par des cris d'hommes-oiseaux, d'esprits errants. Confusion de cloches sonnées à toute volée par les Furies, qui poussent des hurlements. Tout ce concert s'éteint progressivement, ne laissant qu'une espèce de silence. La lumière tend vers le noir. La femme-chauve-souris finit par se poser à terre, exténuée, avec des halètements de deuil et de détresse.*

*Du côté opposé apparaît l'Angoisse, au visage altéré et terrifiant. Elle avance d'un pas ferme, despotique, arborant un drapeau noir. Elle se dirige vers la femme-chauve-souris, sur laquelle se détache le visage du poète. L'angoisse brandit légèrement son drapeau et, d'un geste rapide, semble l'enfoncer en même temps sur la tête du poète et sur la femme-chauve-souris.*

*Le poète se réveille en sursaut de ses macabres hallucinations.*

## XX. LETTRE A LA MÈRE

*Au long de ce tableau, nous voyons Jeanne s'habiller et faire sa toilette. Elle est ennuyée, le regard triste. Elle s'adonne à l'alcool pour fuir ses souvenirs ou sa propre image face au miroir. Au début, une lumière pâle et faible la baigne.*

*La mère, de blanc vêtue, apparaît dans une lumière estompée, légèrement en hauteur dans un angle du fond, comme au tableau IX. Elle porte à la main*

*quelques feuilles qu'elle semble connaître par coeur et qu'elle ne lira donc pas vraiment.*

*Le poète n'est pas visible sur scène. Sa voix ne nous parvient qu'à travers la lecture de la mère.*

VOIX DE LA MÈRE.- Je t'attends en Normandie, dans la maison sur la colline, en face de la baie de Honfleur. Le Général l'a fait construire pour nous. Nous pourrions y être seuls.

VOIX DE BAUDELAIRE.- Oui, à Honfleur, à Honfleur. Avant de tomber plus bas dans cet abîme. La quarantaine et j'ai l'air d'un vieux décrépi, l'âme pleine d'idées noires. Je ne peux me réjouir que d'avoir multiplié par trois les minutes de ma vie.

Parfois j'éprouve des frissons rien que de penser que Dieu pourrait brusquement me priver de cette possibilité. Cela ne doit pas t'étonner que dernièrement j'invoque Dieu dans mes prières. La prière est une source d'énergie et de consolation. Dès ma plus tendre enfance -je ne sais pas si je te l'ai déjà dit- j'ai eu deux fortes tendances: la mystique et les femmes. Mes critiques et mes admirateurs, qui n'ont voulu voir en moi que le poète maudit et diabolique, le chantre de la Beauté du Mal, s'étonneront peut-être de me voir prier.

As-tu des nouvelles de Jeanne? Je t'ai déjà raconté comment je l'ai renvoyée, avant de m'échapper en Belgique. Tu sais qu'elle était devenue un obstacle insupportable pour mon esprit. Oui, je dois avouer qu'à une certaine époque elle avait ses bonnes qualités. Mais elle a tout perdu. Il est impossible de continuer à vivre avec un être qui te contredit avec une méchanceté permanente; un être avec qui je ne peux échanger deux mots de politique ou d'art; qui ne veut rien apprendre, bien que tu te sois toi-même engagée à lui donner des leçons; qui n'admire ni mon oeuvre ni ma personne, et qui serait même capable de brûler mes écrits, si cela pouvait lui procurer un peu d'argent, plutôt que de les voir édités; qui m'empêche de travailler; qui a jeté mon chat dans la rue et a rempli ma maison de ses chiens, que je déteste... Mais mon orgueil m'empêche d'accepter qu'on parle mal d'elle, qu'on la voie pauvre, mal habillée, malade, après l'avoir contemplée belle et radieuse à mes côtés... Il faut l'aider...

J'ai pitié d'elle et je pleure de honte. Je pense à la nuit où, ne pouvant me contrôler, je lui ai ouvert la tête contre la console. Je désire que Jeanne hérite des rares objets de valeur qui me restent: mes quelques meubles, mes dessins...

Je te parle comme si j'étais déjà sur mon lit de mort. Quant à la Mort, je ne

crains pas ses ingénues terreurs -j'ai déjà tant souffert et j'ai été tant de fois puni qu'il me semble que l'on a beaucoup à me pardonner-. Mais j'avoue qu'elle m'est odieuse, car elle réduirait au néant tous mes projets, et je n'ai même pas encore réalisé un tiers de tout ce que j'ai à faire en ce monde.

Tu as deviné, sans doute, ma répulsion à revenir dans cet enfer de Paris, et à rencontrer mes créanciers. Je ne veux revenir à Paris que glorieux. Mon exil en Belgique m'a appris à me passer de toutes les distractions possibles. La solitude m'étouffe. Les Belges sont des imbéciles qui n'ont pas compris l'art de la modernité.

## XXI. DANS UNE ÉGLISE DE NAMUR

*Le poète nous laisse deviner des pressentiments de mort pendant ces jours en Belgique. Un énorme malaise lui serre la poitrine, lui monte le long de la gorge et étouffe sa respiration. Les migraines ne cessent pas non plus. Ses pas, devenus étrangers au monde, l'ont mené vers une église de Namur. Quelle force ou quelle crainte a bien pu le conduire jusque là? Sa curiosité pour l'art ou un désir, plus profond, de calme et de communication avec ce Dieu qu'il dit prier dernièrement?*

*Dans l'air du temple, une musique douce d'orgue, une odeur d'encens et de lotus, le faible éclairage polychrome qui descend de la rosace du fond, encadré dans un arc gothique. Nous sentons, dans le recueillement du lieu sacré, que toutes ces sensations se correspondent. Le poète, d'un pas hésitant, avance par la nef centrale. Il s'arrête et crie en posant son regard dans la rosace, nous tournant le dos.*

BAUDELAIRE.- Dieu! M'écoutes-tu ou es-tu toujours muet? Dieu, ramasse, si c'est ta volonté, ces dépouilles qui ont vécu la mystique du Vide et du Néant, l'angoisse du temps, la puanteur du soufre et des vomissures, la nausée et le désespoir. Mais qui, dès cet enfer, ont tourné souvent les yeux vers ta lumière.

*Il se calme. Il poursuit ses mouvements, de plus en plus harcelé par la douleur et les pressentiments. Peu à peu, la rosace commence à faire tourner lentement ses lumières sur la nausée du poète.*

VOIX FÉMININE, EN OFF, *depuis les cintres.-*

La nature est un temple où de vivants piliers  
Laissent parfois sortir de confuses paroles;  
Comme de longs échos qui de loin se confondent  
Dans une ténébreuse et profonde unité,

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

*Plus calme, il s'arrête un instant et s'élançe en un ton de sincère prière.*

BAUDELAIRE.- Sois béni, mon Dieu, de m'avoir donné la souffrance,/ comme un divin remède à mes impuretés. / Je sais que tu gardes une place au poète / dans la fête sans temps de ton éternité / Je sais que la douleur est ma noblesse unique / où ne mordront jamais la Terre et les Enfers. (*Pause*). Je te prie pour Jeanne et pour ma mère, te présentant comme intercesseurs Mariette, la vieille servante de mon enfance, mon père, et mon frère en poésie, Edgar Allan Poe.

*A présent nous assistons à un crescendo où l'orgue s'approprie les voûtes et où la rosace se dissout en mille éclats polychromés qui dansent dans le ciel et atteignent nos têtes. Le poète halète, se serre la poitrine, cherche à s'appuyer sur les colonnes. Il s'exclame d'une voix hachée.*

BAUDELAIRE.- O Mort, vieux capitaine, il est temps, levons l'ancre. / Ce pays nous ennuie, ô Mort. Appareillons! / Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe? / Au fond de l'Inconnu, pour trouver du Nouveau.

*Il s'effondre par terre tandis que l'orgue achève ses gammes. Obscurité. La musique décroît jusqu'au silence pendant que s'amorce le tic-tac d'une horloge, obsessif et menaçant, qui accompagne le halètement du poète.*

## XXII. CHEZ LE DOCTEUR DUVAL

*Nous sommes dans la clinique du Docteur Duval. Un blanc brumeux, pâle comme la défaillance, envahit la salle d'hydrothérapie (partie postérieure de la scène, séparée de la partie antérieure ou avant-salle, par un voile de gaze). Deux religieuses en habit blanc et en coiffe. Le Docteur Duval dans sa blouse blanche. La blancheur nous emplit l'âme à travers le regard.*

*Un jet vertical, d'eau blanche, tombe sur le poète, enchaîné. Un autre jet lui fouette le dos.*

*Nous voyons maintenant les religieuses, occupées dans des allées et venues, chuchoter des phrases au Docteur Duval. Quels conseils ou quelles craintes peuvent bien raconter ces femmes dévouées? Le poète, hémiplegique, muet, laisse échapper des cris suffoqués et des blasphèmes inintelligibles, qui gèlent nos tympanes et bouleversent nos coeurs, mêlés au bruit impitoyable de l'eau, aux murmures des religieuses, aux recommandations du Docteur Duval et à une musique, hachée et spasmodique, dont nous ignorons la provenance. Nous ne distinguons que sa pensée à travers sa voix en off lorsqu'il s'exclame;*

BAUDELAIRE, EN OFF.- Ni père, ni mère, ni frères, ni gloire, ni argent, ni patrie... Rien que la Beauté, déesse et immortelle...

*La voix répète plusieurs fois ces phrases. Comme musique de fond nous entendons une espèce de litanie suivie d'un répons mortuaire. On dirait que quelqu'un vient lui administrer l'Extrême Onction ou réaliser sur son corps un exorcisme pour que Satan, aidé par les Furies, sorte définitivement de lui dans son heure la plus amère.*

*Le son et la lumière baissent dans la salle d'hydrothérapie tandis qu'une lumière zénitale nous fait apercevoir, comme dans un dialogue imaginaire, Asselineau et le Dr. Duval, à une extrémité de l'avant-salle. Dans l'autre, à la fin de ce dialogue, apparaissent Manet, sa femme et une amie, accompagnés d'une religieuse.*

ASSELINEAU.- Docteur Duval?

DR. DUVAL.- Monsieur...

ASSELINEAU.- Asselineau, Charles Asselineau.

DR. DUVAL.- Ah! L'ami de l'âme du poète.

ASSELINEAU.- Et vous... de son corps.

DR. DUVAL.- Eh bien... En réalité, la médecine ne fait pas ce genre de distinctions.

ASSELINEAU.- Peut-être ne voit-elle son âme que dans ses vers, immortels comme elle.

Vous ne les connaissez pas?

DR. DUVAL.- J'y ai jeté un coup d'oeil, ainsi qu'à son dernier journal intime.

ASSELINEAU.- Vous ont-ils aidés dans votre diagnostic?

DR. DUVAL.- Ils l'ont confirmé.

ASSELINEAU.- C'est-à-dire...

DR. DUVAL.- Une vie au bord de la psychose partagée entre euphories et dépressions. Le suicide aurait pu en être l'issue. Sans doute a-t-il été sauvé de lui même grâce à son irritabilité et à sa propre estime de poète. Mais, voyons, Monsieur Asselineau, vous devez savoir tout cela mieux que moi.

ASSELINEAU.- Vous avez raison. Et maintenant?

DR. DUVAL.- La moitié du corps paralysé depuis son attaque dans l'église de Namur, en Belgique. Fortes douleurs cérébrales. Difficultés respiratoires et cardiaques. Coeur maltraité par des passions opposées qui l'ont mené au bord de la schizophrénie. Hallucinations et paranoïas diverses. Imaginez son agonie. Car c'est bien son agonie et sa mort.

ASSELINEAU.- Assez, Docteur. Est-ce le portrait de lui que vous voulez transmettre à la postérité?

DR. DUVAL.- Moi, je ne m'occupe pas de la postérité.

ASSELINEAU.- Je m'en occuperai.

*Comme dans le tableau **Oraison funèbre**, s'adressant au public sans le regarder. Les amis, l'épouse de Manet et une amie, comme dans le dit tableau. Pendant les paroles d'Asselineau le voile s'ouvre. La scène ne fait plus qu'un seul espace.*

ASSELINÉAU.- Oui, je m'en occuperai, moi. Je te le promets, mon ami Charles. Et je prendrai soin de tes manuscrits. Et de ta pauvre Jeanne, usée et invalide. Et de ton chat, double sphinx de ta luxure et de tes intuitions de génie. (*Regardant l'infini, pas le public.*) Ne cherchez pas, chers amis, son souffle dans les pages de ma biographie que vous trouverez sans doute partielle. Cherchez-le plutôt dans ses vers, sur les feuilles de ses fleurs interdites.

### XXIII. MORT ET ASCENSION

*Une douleur, mélange de nausées et de pitié, parcourt le visage des dames. Le poète lance à ses amis un regard d'animal agonisant. On dirait qu'il exprime dans ses râles de mort le désir d'écouter à nouveau la mélodie de Tannhäuser. La dame veut lui faire plaisir mais le chant se glace dans sa gorge. Il fait des efforts entrecoupés. Une voix faible affleure sur ses lèvres. L'agonie avive les souvenirs, maintenant concentrés:*

*l'enfant  
le mariage de Madame et Monsieur Aupick  
Jeanne  
Madame Sabatier  
La révolution de 1848  
Le voyage dans les mers du Sud  
Le tribunal de famille  
Tableaux de Delacroix et de Goya  
Le vol majestueux et la mort de l'albatros*

*Le mouvement de sa tête nous indique le dénouement qui était à espérer. Les religieuses détachent le poète mort et le posent par terre.*

\* \* \*

*Comme au premier tableau, la lumière éclaire le poète, sur le catafalque, et la Muse, qui descend en diagonale des cintres. Le reste de la scène est d'abord dans le noir; se baignant peu à peu dans le bleu mer et ciel que dégage le fond de la scène. En bas, le poète allongé sur le sol.*

*Le prélude de Tannhäuser continuera jusqu'à la fin, amplifié par les chœurs et l'orchestre.  
Le poète tend sa main à la Muse, arrêtée dans sa descente. Il commence à se lever lentement. La Muse lui tend la main et tourne lentement jusqu'à ce qu'elle se retrouve en position normale, les pieds au sol, contrairement à sa position de descente. Ils se serrent sereins, de profil, comme dans le tableau de Schwabe. La Muse met son bras sur ses épaules, le Poète la prend par la taille.*

*Début d'une ascension en toute confiance et tranquillité, tandis que nous écoutons la voix en off de la Muse.*

LA MUSE, *en off.*-

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,  
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,  
Par delà le soleil, par delà les éthers,  
Par delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité.  
Et comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,  
Tu sillones gaiement l'immensité profonde  
Avec une indicible et mâle volupté.

Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides;  
Va te purifier dans l'air supérieur,  
Et bois comme une pure et divine liqueur,  
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins  
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,  
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse  
S'élancer vers les champs lumineux et sereins;

Celui dont les pensers, comme des alouettes,  
Vers les cieux le matin prennent un libre essor,  
-Qui plane sur la vie, et comprend sans effort  
Le langage des fleurs et des choses muettes!

*Pour la montée, ils prennent la position du Spleen et Idéal de Schwabe; le poète courbé, la tête sur les seins de la Muse. Elle, penchée en arrière, la chevelure perdue dans les ailes. La musique de Tannhäuser envahira puissamment les espaces. Le poète et la Muse disparaissent dans les cintres.*

*La gaze qui voilait la Muse retombe. On projette sur le fond le visage du poète peint par Carjat, fondu sur le Livre. Une pluie de feuilles du livre tombe des cintres.*

*De gauche à droite, Jeanne traverse la scène, marchant à l'aide de béquilles, décrépète et usée par l'alcool et les nuits de sa longue insomnie.*

RIDEAU